

ANGELO, TYRAN DE PADOUE

Drame en trois actes et en prose

de Victor Hugo

Représenté pour la première fois au Théâtre Français le 28 avril 1835.
Traitement par Libre Théâtre à partir des Oeuvres complètes de Victor Hugo, disponibles sur [Gallica](#)

PERSONNAGES

Angelo Malipieri, podesta.
Catarina Bragadini.
La Tisbe.
Rodolfo.
Homodei.
Anafesto Galeofa.
Ordelafo.
Orfeo.
Gaboardo.
Reginella.
Dafne.
Un page noir
Un guetteur de nuit
Un Huissier
Le Doyen de Saint-Antoine de Padoue.
L'archiprêtre.

Padoue, 1549. -Francisco Donato étant doge.

PRÉFACE

Dans l'état où sont aujourd'hui toutes ces questions profondes qui touchent aux racines mêmes de la société, il semblait depuis longtemps à l'auteur de ce drame qu'il pourrait y avoir utilité et grandeur à développer sur le théâtre quelque chose de pareil à l'idée que voici.

Mettre en présence, dans une action toute résultante du coeur, deux graves et douloureuses figures, la femme dans la société, la femme hors de la société ; c'est-à-dire, en deux types vivants, toutes les femmes, toute la femme. Montrer ces deux femmes, qui résument tout en elles, généreuses souvent, malheureuses toujours. Défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris. Enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre. Rendre la faute à qui est la faute, c'est-à-dire à l'homme, qui est fort, et au fait social, qui est absurde. Faire vaincre dans ces deux âmes choisies les ressentiments de la femme par la piété de la fille, l'amour d'un amant par l'amour d'une mère, la haine par le dévouement, la passion par le devoir. En regard de ces deux femmes ainsi faites poser deux hommes, le mari et l'amant, le souverain et le proscrit, et résumer en eux par mille développements secondaires toutes les relations régulières et irrégulières que l'homme peut avoir avec la femme d'une part, et la société de l'autre. Et puis, au bas de ce groupe qui jouit, qui possède et qui souffre, tantôt sombre, tantôt rayonnant, ne pas oublier l'envieux, ce témoin fatal, qui est toujours là, que la providence aposte au bas de toutes les sociétés, de toutes les hiérarchies, de toutes les prospérités de toutes les passions humaines ; éternel ennemi de tout ce qui est en haut ; changeant de forme selon le temps et le lieu, mais au fond toujours le même; espion à Venise, eunuque à Constantinople, pamphlétaire à Paris. Placer donc comme la providence le place, dans l'ombre, grinçant des dents à tous les sourires, ce misérable intelligent et perdu qui ne peut que nuire, car toutes les portes que son amour trouve fermées, sa vengeance les trouve ouvertes. Enfin, au-dessus de ces trois hommes, entre ces deux femmes, poser comme un lien, comme un symbole, comme un intercesseur, comme un conseiller, le dieu mort sur la croix. Clouer toute cette souffrance humaine au revers du crucifix.

Puis, de tout ceci ainsi posé, faire un drame ; pas tout à fait royal, de peur que la possibilité de l'application ne disparût dans la grandeur des proportions ; pas tout à fait bourgeois, de peur que la petitesse des personnages ne nuisît à l'ampleur de l'idée ; mais princier et domestique ; princier, parce qu'il faut que le drame soit grand ; domestique, parce qu'il faut que le drame soit vrai. Mêler dans cette oeuvre, pour satisfaire ce besoin de l'esprit qui veut toujours sentir le passé dans le présent et le présent dans le passé, à l'élément éternel l'élément humain, à l'élément social, un élément historique. Peindre, chemin faisant, à l'occasion de cette idée, non seulement l'homme et la femme, non seulement ces deux femmes et ces trois hommes, mais tout un siècle, tout un climat, toute une civilisation, tout un peuple. Dresser sur cette pensée, d'après les données spéciales de l'histoire, une aventure tellement simple et vraie, si bien vivante, si bien palpitante, si bien réelle, qu'aux yeux de la foule elle pût cacher l'idée elle-même comme la chair cache l'os. Voilà ce que l'auteur de ce drame a tenté de faire. Il n'a qu'un regret, c'est que cette pensée ne soit pas venue à un meilleur que lui. Aujourd'hui, en présence d'un succès dû évidemment à cette pensée et qui a dépassé toutes ses espérances, il sent le besoin d'expliquer son idée entière à cette foule sympathique et éclairée qui s'amoncele chaque soir devant son oeuvre avec une curiosité pleine de responsabilité pour lui. On ne saurait trop le redire, pour quiconque a médité sur les besoins de la société, auxquels doivent toujours correspondre les tentatives de l'art, aujourd'hui plus que jamais le théâtre est un lieu d'enseignement. Le drame, comme l'auteur de cet ouvrage le voudrait faire, et comme le pourrait faire un homme de génie, doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi. Il va sans dire que les conditions de l'art doivent être d'abord et en tout remplies. La curiosité, l'intérêt, l'amusement, le rire, les larmes, l'observation perpétuelle de tout ce qui est nature, l'enveloppe merveilleuse du style, le drame doit avoir tout cela, sans quoi il ne serait pas le

drame ; mais pour être complet, il faut qu'il ait aussi la volonté d'enseigner, en même temps qu'il a la volonté de plaire. Laissez-vous charmer par le drame, mais que la leçon soit dedans, et qu'on puisse toujours l'y retrouver quand on voudra disséquer cette belle chose vivante, si ravissante, si poétique, si passionnée, si magnifiquement vêtue d'or, de soie et de velours. Dans le plus beau drame, il doit toujours y avoir une idée sévère, comme dans la plus belle femme il y a un squelette. L'auteur ne se dissimule, comme on voit, aucun des devoirs austères du poète dramatique. Il essaiera peut-être quelque jour, dans un ouvrage spécial, d'expliquer en détail ce qu'il a voulu faire dans chacun des divers drames qu'il a donnés depuis sept ans. En présence d'une tâche aussi immense que celle du théâtre au dix-neuvième siècle, il sent son insuffisance profonde, mais il n'en persévérera pas moins dans l'oeuvre qu'il a commencée. Si peu de chose qu'il soit, comment reculerait-il, encouragé qu'il est par l'adhésion des esprits d'élite, par l'applaudissement de la foule, par la loyale sympathie de tout ce qu'il y a aujourd'hui dans la critique d'hommes éminents et écoutés ? Il continuera donc fermement ; et, chaque fois qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses moindres détails, une idée utile, une idée sociale, une idée humaine, il posera le théâtre dessus comme un verre grossissant. Au siècle où nous vivons, l'horizon de l'art est bien élargi. Autrefois le poète disait : le public ; aujourd'hui le poète dit : le peuple.

VH 7 mai 1835.

PREMIÈRE JOURNÉE : LA CLEF.

Un jardin illuminé pour une fête de nuit. À droite, un palais plein de musique et de lumière, avec une porte sur le jardin et une galerie en arcades au rez-de-chaussée, où l'on voit circuler les gens de la fête. Fers la porte, un banc de pierre. À gauche, un autre banc sur lequel on distingue dans l'ombre un homme endormi. Au fond, au-dessus des arbres, la silhouette noire de Padoue au seizième siècle, sur un ciel clair. Vers la fin de l'acte, le jour paraît.

Scène I

LA TISBE, RICHE COSTUME DE FÊTE; ANGELO MALIPIERI, LA VESTE DUCALE. L'ÉTOLE D'OR: HOMODEI, ENDORMI; LONGUE ROBE DE LAINE BRUNE FERMÉE PAR DEVANT, HAUT-DE-CHAUSSES ROUGE; UNE GUITARE À CÔTÉ DE LUI.

LA TISBE

Oui, vous êtes le maître ici, monseigneur, sous êtes le magnifique podesta, vous avez droit de vie et de mort, toute puissance, toute liberté. Vous êtes envoyé de Venise, et, partout où l'on vous voit, il semble qu'on voit la face et la majesté de cette république. Quand vous passez dans une rue, monseigneur, les fenêtres se ferment, les passants s'esquivent, et tout le dedans des maisons tremble. Hélas ! ces pauvres padouans n'ont guère l'attitude plus fière et plus rassurée devant vous que s'ils étaient les gens de Constantinople, et vous le Turc. Oui, cela est ainsi. Ah ! j'ai été à Brescia. C'est autre chose. Venise n'oserait pas traiter Brescia comme elle traite Padoue. Brescia se défendrait. Quand le bras de Venise frappe, Brescia mord, Padoue lèche. C'est une honte. Eh bien, quoique vous soyez ici le maître de tout le monde, et que sous prétendiez être le mien, écoutez-moi, monseigneur, je vais vous dire la vérité, moi. Pas sur les affaires d'état, n'ayez pas peur, mais sur les vôtres. Eh bien, oui, je vous le dis, vous êtes un homme étrange, je ne comprends rien à vous, vous êtes amoureux de moi et vous êtes jaloux de votre femme !

ANGELO

Je suis jaloux aussi de vous, madame.

LA TISBE

Ah ! mon Dieu ! vous n'avez pas besoin de me le dire. Et pourtant vous n'en avez pas le droit, car je ne vous appartiens pas. Je passe ici pour votre maîtresse, pour votre toute-puissante maîtresse, mais je ne le suis point, vous le savez bien.

ANGELO

Cette fête est magnifique, madame.

LA TISBE

Ah ! je ne suis qu'une pauvre comédienne de théâtre, on me permet de donner des fêtes aux sénateurs, je tâche d'amuser notre maître, mais cela ne me réussit guère aujourd'hui. Votre visage est plus sombre que mon masque n'est noir. J'ai beau prodiguer les lampes et les flambeaux, l'ombre reste sur votre front. Ce que je vous donne en musique, vous ne me le rendez pas en gaieté, monseigneur. — Allons, riez donc un peu.

ANGELO

Oui, je ris. — Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre frère, ce jeune homme qui est arrivé avec vous à Padoue ?

LA TISBE

Oui. Après ?

ANGELO

Vous lui avez parlé tout à l'heure. Quel est donc cet autre avec qui il était ?

LA TISBE

C'est son ami. Un vicentin nommé Anafesto Galeofa.

ANGELO

Et comment s'appelle-t-il, votre frère ?

LA TISBE

Rodolfo, monseigneur, Rodolfo. Je vous ai déjà expliqué tout cela vingt fois. Est-ce que vous n'avez rien de plus gracieux à me dire ?

ANGELO

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. Savez-vous que vous avez joué hier la Rosmonda d'une grâce merveilleuse, que cette ville est bien heureuse de vous avoir, et que toute l'Italie qui vous admire, Tisbe, envie ces padouans que vous plaignez tant. Ah ! toute cette foule qui vous applaudit m'importune. Je meurs de jalousie quand je vous vois si belle pour tant de regards. Ah ! Tisbe ! — Qu'est-ce donc que cet homme masqué à qui vous avez parlé ce soir entre deux portes ?

LA TISBE

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. — C'est fort bien. Cet homme, monseigneur, c'est Virgilio Tasca.

ANGELO

Mon lieutenant ?

LA TISBE

Votre sbire.

ANGELO

Et que lui vouliez-vous ?

LA TISBE

Vous seriez bien attrapé, s'il ne me plaisait pas de vous le dire.

ANGELO

Tisbe !...

LA TISBE

Non, tenez, je suis bonne, voilà l'histoire. Vous savez qui je suis, rien, une fille du peuple, une comédienne, une chose que vous caressez aujourd'hui et que vous briserez demain. Toujours en jouant. Eh bien, si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? En avez-vous eu une, vous ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer ! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son coeur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! à qui vous dites ma mère ! et qui vous dit mon enfant ! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu ! — Eh bien, j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari, qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Brescia. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gatta-Melata. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre il y avait quelque rime offensante pour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa. Il regarda, il entendit, et dit au capitaine grand qui le suivait : à la potence, cette femme ! Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien, à quoi bon ? M'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli. Mon nom, Tisbe, est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet. Moi, j'avais seize ans alors, je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup.

Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant ! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère. Oui, monseigneur. Quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, -ma mère, -et le donna à la belle enfant en lui disant: Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur ! Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme, moi je suis devenue riche, et je voudrais revoir cet enfant, cet ange qui a sauvé ma mère. Qui sait ? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais, je fais venir le sbire, le barigel, l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre barigel Virgilio Tasca. Etes-vous content ?

ANGELO

Dix mille sequins d'or ! Mais que donnerez-vous à la femme elle-même, quand vous la retrouverez ?

LA TISBE

Ma vie, si elle veut.

ANGELO

Mais à quoi la reconnaîtrez-vous ?

LA TISBE

Au crucifix de ma mère.

ANGELO

Bah ! elle l'aura perdu.

LA TISBE

Oh non ! On ne perd pas ce qu'on a gagné ainsi.

ANGELO,

apercevant Homodei.

Madame ! Madame ! il y a un homme là ! savez-vous qu'il y a un homme là ? Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

LA TISBE,

éclatant de rire.

Eh ! mon Dieu ! oui, je sais qu'il y a un homme là ! Et qui dort encore ! et d'un bon sommeil ! N'allez-vous pas vous effaroucher aussi de celui-là ? C'est mon pauvre Homodei.

ANGELO

Homodei ! Qu'est-ce que c'est que cela, Homodei ?

LA TISBE

Cela, Homodei, c'est un homme, monseigneur, comme ceci, La Tisbe, c'est une femme. Homodei, monseigneur, c'est un joueur de guitare que monsieur le primicier de Saint-Marc, qui est fort de mes amis, m'a adressé dernièrement avec une lettre, que je vous montrerai, vilain jaloux ! Et même à la lettre était joint un présent.

ANGELO

Comment ?

LA TISBE

Oh ! un vrai présent vénitien. Une boîte qui contient simplement deux flacons, un blanc, l'autre noir. Dans le blanc il y a un narcotique très puissant qui endort pour douze heures d'un sommeil pareil à la mort. Dans le noir, il y a du poison, de ce terrible poison que Malaspina fit prendre au pape dans une pilule d'aloès, vous savez. Monsieur le primicier m'écrit que cela peut servir dans l'occasion. Une galanterie, comme vous voyez. Du reste, le révérend primicier me prévient que le pauvre homme, porteur de la lettre et du présent, est idiot. Il est ici, et vous auriez dû le voir,

depuis quinze jours, mangeant à l'office, couchant dans le premier coin venu, à sa mode, jouant et chantant en attendant qu'il s'en aille à Vicence. Il vient de Venise. Hélas ! ma mère a erré ainsi. Je le garderai tant qu'il voudra. Il a quelque temps égayé la compagnie ce soir. Notre fête ne l'amuse pas, il dort. C'est aussi simple que cela.

ANGELO

Vous me répondez de cet homme ?

LA TISBE

Allons, vous voulez rire ! la belle occasion pour prendre cet air effaré ! un joueur de guitare, un idiot, un homme qui dort ! Ah çà, monsieur le podesta, mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous passez votre vie à faire des questions sur celui-ci, sur celui-là. Vous prenez ombrage de tout. Est-ce jalousie, ou est-ce peur ?

ANGELO

L'une et l'autre.

LA TISBE

Jalousie, je le comprends, vous vous croyez obligé de surveiller deux femmes. Mais peur ? vous le maître, vous qui faites peur à tout le monde, au contraire !

ANGELO

Première raison pour trembler.

Se rapprochant d'elle et parlant bas.

— Écoutez, Tisbe. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ici, je suis seigneur, despote et souverain de cette ville, je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant. Mais, tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible, et pleine de ténèbres, il y a Venise. Et. savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbe ? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état, c'est le conseil des Dix. Oh ! le conseil des Dix ! parlons-en bas, Tisbe, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît et qui nous connaissent tous, des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie et qui sont visibles dans tous les échafauds, des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : celui-ci en est ! un signe mystérieux sous leurs robes tout au plus ; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout ; des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : dénoncez ! Une fois dénoncé, — on est pris ; une fois pris, tout est dit. À Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté ; rien à voir, rien à dire ; pas un cri possible, pas un regard utile ; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafaud tout à l'heure ? je me trompais. À Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu ? Les plombs, les puits, le canal Orfano, le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors. Du reste, bals, festins, flambeaux, musiques, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise. Vous, Tisbe, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là ; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel traître de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves, un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes, et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est, une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre ! Souvent, la nuit, je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbe. Je suis sur Padoue, mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez

jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez ! Oh ! le conseil des Dix ! Mettez un ouvrier seul dans une cave et faites-lui faire une serrure ; avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame, madame, le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit : je t'aime ! — oui, Tisbe, — m'espionne !

LA TISBE

Ah ! monsieur !

ANGELO

Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un oeil du conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix, main redoutable, qui tâte longtemps d'abord et qui saisit ensuite brusquement. Oh ! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai ! Où ? dans quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne, madame, d'être là, penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque, faisant ma besogne de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion, et tremblant à chaque instant d'être tué roide par mon oeuvre, comme l'alchimiste par son poison ! —Plaignez-moi, et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame !

LA TISBE

Ah ! Dieu ! affreuse position que la vôtre, en effet !

ANGELO

Oui, je suis l'outil avec lequel un peuple torture un autre peuple. Ces outils-là s'usent vite et se cassent souvent, Tisbe. Ah ! je suis malheureux ! Il n'y a pour moi qu'une chose douce au monde, c'est vous. Pourtant je sens bien que vous ne m'aimez pas. Vous n'en aimez pas un autre au moins ?

LA TISBE

Non, non. Calmez-vous.

ANGELO

Vous me dites mal ce non-là.

LA TISBE

Ma foi ! je vous le dis comme je peux.

ANGELO

Ah ! ne soyez pas à moi, j'y consens, mais ne soyez pas à un autre, Tisbe ! Que je n'apprenne jamais qu'un autre...

LA TISBE

Si vous croyez que vous êtes beau quand vous me regardez comme cela !

ANGELO

Ah ! Tisbe, quand m'aimerez-vous ?

LA TISBE

Quand tout le monde ici vous aimera.

ANGELO

Hélas ! — C'est égal, restez à Padoue, je ne veux pas que vous quittiez Padoue, entendez-vous ? Si vous vous en alliez, ma vie s'en irait. — Mon Dieu ! voici qu'on vient à nous. Il y a longtemps déjà qu'on peut nous voir parler ensemble. Cela pourrait donner des soupçons à Venise. Je vous laisse.
S'arrêtant et montrant Homodei.

— Vous me répondez de cet homme ?

LA TISBE

Comme d'un enfant qui dormirait là.

ANGELO

C'est votre frère qui vient. Je vous laisse avec lui.

Il sort.

Scène II

LA TISBE; RODOLFO, VÊTU DE NOIR, SÉVÈRE, UNE PLUME NOIRE AU CHAPEAU; HOMODEI, TOUJOURS ENDORMI.

LA TISBE

Ah ! c'est Rodolfo ! ah ! c'est Rodolfo ! Viens, je t'aime, toi !

Se tournant vers le côté par où Angelo est sorti.

Non, tyran imbécile, ce n'est pas mon frère, c'est mon amant ! — Viens, Rodolfo, mon brave soldat, mon noble proscrit, mon généreux homme. Regarde-moi bien en face. Tu es beau, je t'aime !

RODOLFO

Tisbe...

LA TISBE

Pourquoi as-tu voulu venir à Padoue ? Tu vois bien, nous voilà pris au piège. Nous ne pouvons plus en sortir maintenant. Dans ta position, partout tu es obligé de te faire passer pour mon frère. Ce podesta s'est épris de ta pauvre Tisbe ; il nous tient; il ne veut pas nous lâcher. Et puis je tremble sans cesse qu'il ne découvre qui tu es. Ah ! quel supplice ! Oh ! n'importe, il n'aura rien de moi, ce tyran. Tu en es bien sûr, n'est-ce pas, Rodolfo ? Je veux pourtant que tu t'inquiètes de cela. Je veux que tu sois jaloux de moi d'abord.

RODOLFO

Vous êtes une noble et charmante femme.

LA TISBE

Oh ! c'est que je suis jalouse de toi, moi, vois-tu ! mais jalouse ! Cet Angelo Malipieri, ce vénitien, qui me parlait de jalousie aussi, lui, qui s'imagine être jaloux, cet homme ! et qui mêle toutes sortes d'autres choses à cela. Ah ! quand on est jaloux, monseigneur, on ne voit pas Venise, on ne voit pas le conseil des Dix, on ne voit pas les sbires, les espions, le canal Orfano ; on n'a qu'une chose devant les yeux, sa jalousie ! Moi, Rodolfo, je ne puis te voir parler à d'autres femmes, leur parler seulement, cela me fait mal. Quel droit ont-elles à des paroles de toi ? Oh ! une rivale ! ne me donne jamais une rivale ! je la tuerais. Tiens, je t'aime ! Tu es le seul homme que j'aie jamais aimé. Ma vie a été triste longtemps, elle rayonne maintenant. Tu es ma lumière. Ton amour, c'est un soleil qui s'est levé sur moi. Les autres hommes m'avaient glacée. Que ne t'ai-je connu il y a dix ans ! il me semble que toutes les parties de mon coeur qui sont mortes de froid vivraient encore. Quelle joie de pouvoir être seuls un instant et parler ! Quelle folie d'être venus à Padoue ! Nous vivons dans une telle contrainte ! Mon Rodolfo ! Oui, pardieu ! c'est mon amant ! Ah ! bien oui, mon frère ! Tiens, je suis folle de joie quand je te parle à mon aise ; tu vois bien que je suis folle ! M'aimes-tu ?

RODOLFO

Qui ne vous aimerait pas, Tisbe ?

LA TISBE

Si vous me dites encore vous, je me fâcherai. O mon Dieu ! il faut pourtant que j'aie me montrer un peu à mes conviés. Dis-moi, depuis quelque temps je te trouve l'air triste. N'est-ce pas, tu n'es pas triste ?

RODOLFO

Non, Tisbe.

LA TISBE

Tu n'es pas souffrant ?

RODOLFO

Non.

LA TISBE

Tu n'es pas jaloux ?

RODOLFO

Non.

LA TISBE

Si ! je veux que tu sois jaloux ! Ou bien c'est que tu ne m'aimes pas ! Allons, pas de tristesse. Ah çà, au fait, moi, je tremble toujours, tu n'es pas inquiet ? personne ici ne sait que tu n'es pas mon frère ?

RODOLFO

Personne, excepté Anafesto.

LA TISBE

Ton ami. Oh ! celui-là est sûr.

Entre Anafesto Galeofa.

Le voici précisément. Je vais te confier à lui pour quelques instants.

Riant.

Monsieur Anafesto, ayez soin qu'il ne parle à aucune femme.

ANAFESTO,

souriant.

Soyez tranquille, madame.

La Tisbe sort.

Scène III

RODOLFO, ANAFESTO GALEOFA; HOMODEI, TOUJOURS ENDORMI.

ANAFESTO,

la regardant sortir.

Oh ! Charmante ! — Rodolfo, tu es heureux, elle t'aime.

RODOLFO

Anafesto, je ne suis pas heureux, je ne l'aime pas.

ANAFESTO

Comment ! que dis-tu ?

RODOLFO,

apercevant Homodei.

Qu'est-ce que c'est que cet homme qui dort là ?

ANAFESTO

Rien c'est ce pauvre musicien, tu sais ?

RODOLFO

Ah ! oui, cet idiot.

ANAFESTO

Tu n'aimes pas la Tisbe ! est-il possible ? que viens-tu de me dire ?

RODOLFO

Ah ! je t'ai dit cela ? Oublie-le.

ANAFESTO

La Tisbe ? adorable femme !

RODOLFO

Adorable en effet. Je ne l'aime pas.

ANAFESTO

Comment !

RODOLFO

Ne m'interroge point.

ANAFESTO

Moi, ton ami !

LA TISBE,

rentrant, et courant à Rodolfo, avec un sourire.

Je reviens seulement pour te dire un mot : Je t'aime ! Maintenant je m'en vais.

Elle sort en courant.

ANAFESTO,

la regardant sortir.

Pauvre Tisbe !

RODOLFO

Il y a au fond de ma vie un secret qui n'est connu que de moi seul.

ANAFESTO

Quelque jour tu le confieras à ton ami, n'est-ce pas ? Tu es bien sombre aujourd'hui, Rodolfo.

RODOLFO

Oui. Laisse-moi un instant.

Anafesto sort. Rodolfo s'assied sur le banc de pierre près de la porte et laisse tomber sa tête dans ses mains. Quand Anafesto est sorti, Homodei ouvre les yeux, se lève, puis va à pas lents se placer debout derrière Rodolfo absorbé dans sa rêverie.

Scène IV

RODOLFO, HOMODEI.

Homodei pose la main sur l'épaule de Rodolfo. Rodolfo se retourne et le regarde avec stupeur.

HOMODEI

Vous ne vous appelez pas Rodolfo. Vous vous appelez Ezzelino da Romana. Vous êtes d'une ancienne famille qui a régné à Padoue, et qui en est bannie depuis deux cents ans. Vous errez de ville en ville sous un faux nom, vous hasardant quelquefois dans l'état de Venise. Il y a sept ans, à Venise même, vous aviez vingt ans alors, vous vîtes un jour dans une église une jeune fille très belle. Dans l'église de Saint-Georges le Grand. Vous ne la suivîtes pas ; à Venise, suivre une femme, c'est chercher un coup de stylet ; mais vous revîntes souvent dans l'église. La jeune fille y revint aussi. Vous fûtes pris d'amour pour elle, elle pour vous. Sans savoir son nom, car vous ne l'avez jamais su, et vous ne le savez pas encore, elle ne s'appelle pour vous que Catarina, vous trouvâtes moyen de lui écrire, elle de vous répondre. Vous obtîntes d'elle des rendez-vous chez une femme nommée la béate Cécilia. Ce fut entre elle et vous un amour éperdu, mais elle resta pure. Cette jeune fille était noble. C'est tout ce que vous saviez d'elle. Une noble vénitienne ne peut épouser qu'un noble vénitien ou un roi. Vous n'êtes pas vénitien et vous n'êtes plus roi. Banni d'ailleurs, vous n'y pouviez aspirer. Un jour elle manqua au rendez-vous. La béate Cécilia vous apprit qu'on l'avait mariée. Du reste, vous ne pûtes pas plus savoir le nom du mari que vous n'aviez su le nom du père. Vous quittâtes Venise. Depuis ce jour, vous vous êtes enfui par toute l'Italie, mais l'amour vous a suivi. Vous avez jeté votre vie aux plaisirs, aux distractions, aux folies, aux vices. Inutile. Vous avez tâché d'aimer d'autres femmes, vous avez cru même en aimer d'autres, cette comédienne, par exemple, La Tisbe. Inutile encore. L'ancien amour a toujours reparu sous les nouveaux. Il y a trois mois, vous êtes venu à Padoue avec La Tisbe, qui vous fait passer pour son frère. Le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, s'est épris d'elle, et vous, voici ce qui vous est arrivé. Un soir, le seizième jour de février, une femme voilée a passé près de vous sur le pont Molino, vous a pris la main, et vous a mené dans la rue Sampiero. Dans cette rue sont les ruines de l'ancien palais Magaruffi, démoli par votre ancêtre Ezzelin III; dans ces ruines il y a une cabane ; dans cette cabane vous avez trouvé la femme de Venise que vous aimez et qui vous aime depuis sept ans. À partir de ce jour, vous vous êtes rencontré trois fois par semaine avec elle dans cette cabane. Elle est restée tout à la fois fidèle à son amour et à son honneur, à vous et à son mari. Du reste, cachant toujours son nom. Catarina, rien de plus. Le mois passé, votre bonheur s'est rompu brusquement. Un jour, elle n'a point paru à la cabane. Voilà cinq semaines que vous ne l'avez vue, cela tient à ce que son mari se défie d'elle et la garde enfermée. — Nous sommes au matin, le jour va paraître. — Vous, la cherchez partout, vous ne la trouvez pas, vous ne la trouverez jamais. — Voulez-vous la voir ce soir ?

RODOLFO,

le regardant fixement.

Qui êtes-vous ?

HOMODEI

Ah ! des questions. — Je n'y réponds pas. — Ainsi vous ne voulez pas voir aujourd'hui cette femme ?

RODOLFO

Si ! si ! la voir ! je veux la voir ! Au nom du ciel ! la revoir un instant, et mourir !

HOMODEI

Vous la verrez.

RODOLFO

Où ?

HOMODEI

Chez elle.

RODOLFO

Mais, dites-moi, elle ? qui est-elle ? son nom ?

HOMODEI

Je vous le dirai chez elle.

RODOLFO

Ah ! vous venez du ciel !

HOMODEI

Je n'en sais rien. Ce soir, au lever de la lune, — à minuit, c'est plus simple, — trouvez-vous à l'angle du palais d'Albert de Baon, rue Santo-Urbano. J'y serai. Je vous conduirai. À minuit.

RODOLFO

Merci ! Et vous ne voulez pas me dire qui vous êtes ?

HOMODEI

Qui je suis ? Un idiot.

Il sort.

RODOLFO,

resté seul.

Quel est cet homme ? Ah ! qu'importe ! Minuit ! à minuit ! Qu'il y a loin d'ici minuit ! Oh ! Catarina ! pour l'heure qu'il me promet, je lui aurais donné ma vie !

Entre la Tisbe.

Scène V

RODOLFO, LA TISBE.

LA TISBE

C'est encore moi, Rodolfo. Bonjour ! Je n'ai pu être plus longtemps sans te voir. Je ne puis me séparer de toi, je te suis partout, je pense et je vis par toi. Je suis l'ombre de ton corps, tu es l'âme du mien.

RODOLFO

Prenez garde. Tisbe ! ma famille est une famille fatale. Il y a sur nous une prédiction, une destinée qui s'accomplit presque inévitablement de père en fils. Nous tuons qui nous aime.

LA TISBE

Eh bien, tu me tueras. Après ? Pourvu que tu m'aimes !

RODOLFO

Tisbe...

LA TISBE

Tu me pleureras ensuite. Je n'en veux pas plus.

RODOLFO

Tisbe, vous mériteriez l'amour d'un ange.

Il lui baise la main et sort lentement.

LA TISBE,

seule.

Eh bien ! comme il me quitte ! Rodolfo ! Il s'en va. Qu'est-ce qu'il a donc ?

Regardant vers le banc.

Ah ! Homodei s'est réveillé.

Homodei paraît au fond du théâtre.

Scène VI

LA TISBE, HOMODEI

HOMODEI

Le Rodolfo s'appelle Ezzelino, l'aventurier est un prince, l'idiot est un esprit, l'homme qui dort est un chat qui guette. Œil fermé, oreille ouverte.

LA TISBE

Que dit-il ?

HOMODEI,

montrant sa guitare.

Cette guitare a des fibres qui rendent le son qu'on veut. Le cœur d'un homme, le cœur d'une femme ont aussi des fibres dont on peut jouer.

LA TISBE

Qu'est-ce que cela veut dire ?

HOMODEI

Madame, cela veut dire que, si, par hasard, vous perdez aujourd'hui un beau jeune homme qui a une plume noire à son chapeau, je sais l'endroit où vous pourrez le retrouver la nuit prochaine.

LA TISBE

Chez une femme ?

HOMODEI

Blonde.

LA TISBE

Quoi ! que veux-tu dire ? qui es-tu ?

HOMODEI

Je n'en sais rien.

LA TISBE

Tu n'es pas ce que je croyais. Malheureuse que je suis ! Ah ! le podesta s'en doutait, tu es un homme redoutable ! Qui es-tu ? oh ! qui es-tu ? Rodolfo chez une femme ! la nuit prochaine ! C'est là ce que tu veux dire ! hein ? est-ce là ce que tu veux dire ?

HOMODEI

Je n'en sais rien.

LA TISBE

Ah ! tu mens ! C'est impossible, Rodolfo m'aime.

HOMODEI

Je n'en sais rien.

LA TISBE

Ah ! misérable ! ah ! tu mens ! Comme il ment ! Tu es un homme payé. Mon Dieu ! j'ai donc des ennemis, moi ! Mais Rodolfo m'aime. Va, tu ne parviendras pas à m'alarmer. Je ne te crois pas. Tu dois être bien furieux de voir que ce que tu me dis ne me fait aucun effet.

HOMODEI

Vous avez remarqué sans doute que le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, porte à sa chaîne de cou un petit bijou en or artistement travaillé. Ce bijou est une clef. Feignez d'en avoir envie comme d'un bijou. Demandez-la-lui sans lui dire ce que nous en voulons faire.

LA TISBE

Une clef, dis-tu ? Je ne la demanderai pas. Je ne demanderai rien. Cet infâme, qui voudrait me faire soupçonner Rodolfo ! Je ne veux pas de cette clef ! Va-t'en, je ne t'écoute pas.

HOMODEI

Voici justement le podesta qui vient. Quand vous aurez la clef, je vous expliquerai comment il faudra vous en servir la nuit prochaine. Je reviendrai dans un quart d'heure.

LA TISBE

Misérable ! tu ne m'entends donc pas ? je te dis que je ne veux point de cette clef. J'ai confiance en Rodolfo, moi. Cette clef, je ne m'en occupe point, je n'en dirai pas un mot au podesta. Et ne reviens pas, c'est inutile ! je ne te crois pas.

HOMODEI

Dans un quart d'heure.
Il sort. Entre Angelo.

Scène VII

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE

Ah ! vous voilà, monseigneur. Vous cherchez quelqu'un ?

ANGELO

Oui, Virgilio Tasca, à qui j'avais un mot à dire.

LA TISBE

Eh bien, êtes-vous toujours jaloux ?

ANGELO

Toujours, madame.

LA TISBE

Vous êtes fou. À quoi bon être jaloux ? Je ne comprends pas qu'on soit jaloux. J'aimerais un homme, moi, que je n'en serais certainement pas jalouse.

ANGELO

C'est que vous n'aimez personne.

LA TISBE

Si. J'aime quelqu'un.

ANGELO

Qui ?

LA TISBE

Vous.

ANGELO

Vous m'aimez ! est-il possible ? Ne vous jouez pas de moi, mon Dieu ! Oh ! répétez-moi ce que vous m'avez dit là.

LA TISBE

Je vous aime.

Il s'approche d'elle avec ravissement. Elle prend la chaîne qu'il porte au cou.

Tiens ! qu'est-ce donc que ce bijou ? Je ne l'avais pas encore remarqué. C'est joli. Bien travaillé. Oh ! mais c'est ciselé par Benvenuto. Charmant ! Qu'est-ce que c'est donc ? C'est bon pour une femme, ce bijou-là.

ANGELO

Ah ! Tisbe, vous m'avez rempli le coeur de joie avec un mot !

LA TISBE

C'est bon, c'est bon. Mais dites-moi donc ce que c'est que cela.

ANGELO

Cela, c'est une clef.

LA TISBE

Ah ! c'est une clef. Tiens, je ne m'en serais jamais doutée. Ah ! oui, je vois, c'est avec ceci qu'on ouvre. Ah ! c'est une clef.

ANGELO

Oui, ma Tisbe.

LA TISBE

Ah bien, puisque c'est une clef, je n'en veux pas, gardez-la.

ANGELO

Quoi ! est-ce que vous en aviez envie, Tisbe ?

LA TISBE

Peut-être. Comme d'un bijou bien ciselé.

ANGELO

Oh ! prenez-la.

Il détache la clef du collier.

LA TISBE

Non. Si j'avais su que ce fût une clef, je ne vous en aurais pas parlé. Je n'en veux pas, vous dis-je. Cela vous sert peut-être.

ANGELO

Oh ! bien rarement. D'ailleurs, j'en ai une autre. Vous pouvez la prendre, je vous jure.

LA TISBE

Non. Je n'en ai plus envie. Est-ce qu'on ouvre des portes avec cette clef-là ? elle est bien petite.

ANGELO

Cela ne fait rien, ces clefs-là sont faites pour des serrures cachées. Celle-ci ouvre plusieurs portes, entre autres celle d'une chambre à coucher.

LA TISBE

Vraiment ! Allons ! puisque vous l'exigez absolument, je la prends.

Elle prend la clef.

ANGELO

Oh ! merci ! Quel bonheur ! vous avez accepté quelque chose de moi ! merci !

LA TISBE

Au fait, je me souviens que l'ambassadeur de France à Venise, M. de Montluc, en avait une à peu près pareille. Avez-vous connu M. le maréchal de Montluc ? Un homme de grand esprit, n'est-ce pas ? Ah ! vous autres nobles, vous ne pouvez parler aux ambassadeurs, je n'y songeais pas. C'est égal, il n'était pas tendre aux huguenots, ce M. de Montluc. Si jamais ils lui tombent dans les mains ! C'est un fier catholique ! — Tenez, monseigneur, je crois que voilà Virgilio Tasca qui vous cherche, là-bas, dans la galerie.

ANGELO

Vous croyez ?

LA TISBE

N'aviez-vous pas à lui parler ?

ANGELO

Oh ! maudit soit-il de m'arracher d'auprès de vous !

LA TISBE,
lui montrant la galerie.
Par là.

ANGELO,
lui baisant la main.
Ah ! Tisbe, vous m'aimez donc !

LA TISBE
Par là, par là. Tasca vous attend.
Angelo sort. Homodei paraît au fond du théâtre. La Tisbe court à lui.

Scène VIII

LA TISBE, HOMODEI.

LA TISBE
J'ai la clef !

HOMODEI
Voyons.
Examinant la clef.
Oui, c'est bien cela. — Il y a, dans le palais du podesta, une galerie qui regarde le pont Molino. Cachez-vous-y ce soir. Derrière un meuble, derrière une tapisserie, où vous voudrez. À deux heures après minuit, je viendrai vous y chercher.

LA TISBE,
lui donnant sa bourse.
Je te récompenserai mieux. En attendant, prends cette bourse.

HOMODEI
Comme il vous plaira. Mais laissez-moi finir. A deux heures après minuit, je viendrai vous chercher. Je vous indiquerai la première porte que vous aurez à ouvrir avec cette clef. Après quoi je vous quitterai. Vous pourrez faire le reste sans moi. Vous n'aurez qu'à aller devant vous.

LA TISBE
Qu'est-ce que je trouverai après la première porte ?

HOMODEI
Une seconde, que cette clef ouvre également.

LA TISBE
Et après la seconde ?

HOMODEI
Une troisième. Cette clef les ouvre toutes.

LA TISSE
Et après la troisième ?

HOMODEI
Vous verrez.

DEUXIÈME JOURNÉE.

LE CRUCIFIX.

Une chambre richement tendue d'écarlate rehaussé d'or. Dans un angle. à gauche, un lit magnifique sur une estrade et sous un dais porté par des colonnes torses. Aux quatre coins du dais pendent des rideaux cramoisis qui peuvent se fermer et cacher entièrement le lit. A droite, dans l'angle, une fenêtre ouverte. Du même côté, une porte masquée dans la tenture ; auprès, un prie-Dieu, au-dessus duquel pend accroché au mur un crucifix en cuivre poli. Au fond, une grande porte à deux battants. Entre cette porte et le lit une autre porte petite et très ornée. Table, fauteuils, flambeaux, un grand dressoir. Dehors, jardins, clochers, clair de lune. Une angélique sur la table.

Scène I

DAFNE, REGINELLA, PUIS HOMODEI.

REGINELLA

Oui, Dafne, c'est certain. C'est Troïlo, l'huissier de nuit, qui me l'a conté. La chose s'est passée tout récemment, au dernier voyage que madame a fait à Venise. Un sbire, un infâme sbire, s'est permis d'aimer madame, de lui écrire, Dafne, de chercher à la voir. Cela se conçoit-il ? Madame l'a fait chasser, et a bien fait.

DAFNE,

entrouvrant la porte près du prie-Dieu.

C'est bien, Reginella, mais madame attend son livre d'heures, tu sais.

REGINELLA,

rangeant quelques livres sur la table.

Quant à l'autre aventure, elle est plus terrible, et j'en suis sûre aussi. Pour avoir averti son maître qu'il avait rencontré un espion dans la maison, ce pauvre Palinuro est mort subitement dans la même soirée. Le poison, tu comprends. Je te conseille beaucoup de prudence. D'abord, il faut prendre garde à ce qu'on dit dans ce palais. Il y a toujours quelqu'un dans le mur qui vous entend.

DAFNE

Allons, dépêche-toi donc, nous causerons une autre fois. Madame attend.

REGINELLA,

rangeant toujours et les yeux fixés sur la table.

Si tu es si pressée, va devant. Je te suis.

Dafne sort et referme la porte sans que Reginella s'en aperçoive.

Mais, vois-tu, Dafne, je te recommande le silence dans ce maudit palais. Il n'y a que cette chambre où l'on soit en sûreté. Ah ! ici, du moins, on est tranquille. On peut dire tout ce qu'on veut. C'est le seul endroit où, quand on parle, on soit sûr de ne pas être écouté.

Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, un dressoir adossé au mur à droite tourne sur lui-même, donne passage à Homodei sans qu'elle s'en aperçoive, et se referme.

HOMODEI

C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

REGINELLA,

se retournant.

Ciel !

HOMODEI

Silence !

Il entr'ouvre sa robe et découvre son pourpoint de velours noir, où sont brodées en argent ces trois lettres C. D. X. Reginella regarde les lettres et l'homme avec terreur.

Lorsqu'on a vu l'un de nous et qu'on laisse deviner à qui que ce soit par un signe quelconque qu'on nous a vus, avant la fin du jour on est mort. -On parle de nous dans le peuple, tu dois savoir que cela se passe ainsi.

REGINELLA

Jésus ! Mais par quelle porte est-il entré ?

HOMODEI

Par aucune.

REGINELLA

Jésus !

HOMODEI

Réponds à toutes mes questions, et ne me trompe sur rien. Il y va de ta vie. Où donne cette porte ?
Il montre la grande porte du fond.

REGINELLA

Dans la chambre de nuit de monseigneur.

HOMODEI,

montrant la petite porte près de la grande.

Et celle-ci ?

REGINELLA

Dans un escalier secret qui communique avec les galeries du palais. Monseigneur seul en a la clef.

HOMODEI,

désignant la porte près du prie-Dieu.

Et celle-ci ?

REGINELLA

Dans l'oratoire de madame.

HOMODEI

Y a-t-il une issue à cet oratoire ?

REGINELLA

Non. L'oratoire est dans une tourelle. Il n'y a qu'une fenêtre grillée.

HOMODEI,

allant à la fenêtre

Qui est au niveau de celle-ci. C'est bien. Quatre-vingts pieds de mur à pic, et la Brenta au bas. Le grillage est du luxe. — Mais il y a un petit escalier dans cet oratoire. Où monte-t-il ?

REGINELLA

Dans ma chambre, qui est aussi celle de Dafne, monseigneur.

HOMODEI

Y a-t-il une issue à cette chambre ?

REGINELLA

Non, monseigneur. Une fenêtre grillée, et pas d'autre porte que celle qui descend dans l'oratoire.

HOMODEI

Dès que ta maîtresse sera rentrée, tu monteras dans ta chambre, et tu y resteras sans rien écouter et sans rien dire.

REGINELLA

J'obéirai, monseigneur.

HOMODEI

Où est ta maîtresse ?

REGINELLA

Dans l'oratoire. Elle fait sa prière.

HOMODEI

Elle reviendra ici ensuite ?

REGINELLA

Oui, monseigneur.

HOMODEI

Pas avant une demi-heure.

REGINELLA

Non, monseigneur.

HOMODEI

C'est bien. Va-t'en. — Surtout, silence ! Rien de ce qui va se passer ici ne te regarde. Laisse tout faire sans rien dire. Le chat joue avec la souris, qu'est-ce que cela te fait ? Tu ne m'as pas vu, tu ne sais pas que j'existe. Voilà. Tu comprends ? Si tu hasardes un mot, je l'entendrai ; un clin d'oeil, je le verrai ; un geste, un signe, un serrement de main, je le sentirai. Va, maintenant.

REGINELLA

Oh ! mon Dieu ! qui est-ce donc qui va mourir ici ?

HOMODEI

Toi, si tu parles.

Au signe de Homodei, elle sort par la petite porte près du prie-Dieu. Quand elle est sortie, Homodei s'approche du dressoir, qui tourne de nouveau sur lui-même et laisse voir un couloir obscur.

Monseigneur Rodolfo ! vous pouvez venir à présent. Neuf marches à monter.

On entend des pas dans l'escalier que masque le dressoir. Rodolfo paraît.

Scène II

HOMODEI; RODOLFO, ENVELOPPÉ D'UN MANTEAU.

HOMODEI

Entrez.

RODOLFO

Où suis-je ?

HOMODEI

Où vous êtes ? — Peut-être sur la planche de votre échafaud.

RODOLFO

Que voulez-vous dire ?

HOMODEI

Est-il venu jusqu'à vous qu'il y a dans Padoue une chambre, chambre redoutable, quoique pleine de fleurs, de parfums et d'amour peut-être, où nul homme ne peut pénétrer, quel qu'il soit, noble ou sujet, jeune ou vieux, car y entrer, en entrouvrir la porte seulement, c'est un crime puni de mort ?

RODOLFO

Oui, la chambre de la femme du podesta.

HOMODEI

Justement.

RODOLFO

Eh bien, cette chambre ?...

HOMODEI

Vous y êtes.

RODOLFO

Chez la femme du podesta !

HOMODEI

Oui.

RODOLFO

Celle que j'aime ?...

HOMODEI

S'appelle Catarina Bragadini, femme d'Angelo Malipieri, podesta de Padoue.

RODOLFO

Est-il possible ? Catarina Bragadini, la femme du podesta !

HOMODEI

Si vous avez peur, il est temps encore, voici la porte ouverte, allez-vous-en.

RODOLFO

Peur pour moi, non ; mais pour elle. Qui est-ce qui me répond de vous ?

HOMODEI

Ce qui vous répond de moi, je vais vous le dire, puisque vous le voulez. Il y a huit jours, à une heure avancée de la nuit, vous passiez sur la place de San-Prodocimo. Vous étiez seul. Vous avez entendu un bruit d'épées et des cris derrière l'église. Vous y avez couru.

RODOLFO

Oui, et j'ai débarrassé de trois assassins qui l'allaient tuer un homme masqué...

HOMODEI

Lequel s'en est allé sans vous dire son nom et sans vous remercier. Cet homme masqué, c'était moi. Depuis cette nuit-là, monseigneur Ezzolino, je vous veux du bien. Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais. J'ai cherché à vous rapprocher de la femme que vous aimez. C'est de la reconnaissance. Rien de plus. Vous fiez-vous à moi, maintenant ?

RODOLFO

Oh ! oui ! oh ! merci ! Je craignais quelque trahison pour elle. J'avais un poids sur le cœur, tu me l'ôtes. Ah ! tu es mon ami, mon ami à jamais ! Tu fais plus pour moi que je n'ai fait pour toi. Oh ! je n'aurais pas vécu plus longtemps sans voir Catarina. Je me serais tué, vois-tu, je me serais damné. Je n'ai sauvé que ta vie ; toi, tu sauves mon cœur, tu sauves mon âme !

HOMODEI

Ainsi vous restez ?

RODOLFO

Si je reste ! si je reste ! je me fie à toi, te dis-je ! Oh ! la revoir ! elle ! une heure, une minute, la revoir ! Tu ne comprends donc pas ce que c'est que cela, la revoir ? — Où est-elle ?

HOMODEI

Là, dans son oratoire.

RODOLFO

Où la reverrai-je ?

HOMODEI

Ici.

RODOLFO

Quand ?

HOMODEI

Dans un quart d'heure.

RODOLFO

O mon Dieu !

HOMODEI,

En montrant toutes les portes l'une après l'autre.

Faites attention. Là, au fond, est la chambre de nuit du podesta. Il dort en ce moment, et rien ne veille à cette heure dans le palais, hors madame Catarina et nous. Je pense que vous ne risquez rien cette nuit. Quant à l'entrée qui nous a servi, je ne puis vous en communiquer le secret qui n'est connu que de moi seul, mais au matin il sera aisé de vous échapper.

Allant au fond.

Cela donc est la porte du mari. Quant à vous, seigneur Rodolfo, qui êtes l'amant,

Il montre la fenêtre.

je ne vous conseille pas d'user de celle-ci, en aucun cas. Quatre-vingts pieds à pic, et la rivière au fond. A présent, je vous laisse.

RODOLFO

Vous m'avez dit dans un quart d'heure ?

HOMODEI

Oui.

RODOLFO

Viendra-t-elle seule ?

HOMODEI

Peut-être que non. Mettez-vous à l'écart quelques instants.

RODOLFO

Où ?

HOMODEI

Derrière le lit. Ah ! tenez, sur le balcon. Vous vous montrerez quand vous le jugerez à propos. Je crois qu'on remue les chaises dans l'oratoire. Madame Catarina va rentrer. Il est temps de nous séparer. Adieu.

RODOLFO,

près du balcon.

Qui que vous soyez; après un tel service, vous pourrez désormais disposer de tout ce qui est à moi, de mon bien, de ma vie !

Il se place sur le balcon, où il disparaît.

HOMODEI,

revenant sur le devant du théâtre. À part.

Elle n'est plus à vous, monseigneur.

Il regarde si Rodolfo ne le voit plus, puis il tire de sa poitrine une lettre qu'il dépose sur la table. Il sort par l'entrée secrète, qui se referme sur lui. Entrent par la porte de l'oratoire Catarina et Dafne. Catarina en costume de femme noble vénitienne.

Scène III

CATARINA, DAFNE; RODOLFO, CACHÉ SUR LE BALCON.

CATARINA

Plus d'un mois ! sais-tu qu'il y a plus d'un mois, Dafne ? Oh ! c'est donc fini. Encore si je pouvais dormir, je le verrais peut-être en rêve. Mais je ne dors plus. Où est Reginella ?

DAFNE

Elle vient de monter dans sa chambre, où elle s'est mise en prière. Vais-je l'appeler pour qu'elle vienne servir madame ?

CATARINA

Laisse-la servir Dieu. Laisse-la prier. Hélas ! moi, cela ne me fait rien de prier.

DAFNE

Fermerai-je cette fenêtre, madame ?

CATARINA

Cela tient à ce que je souffre trop, vois-tu, ma pauvre Dafne. Il y a pourtant cinq semaines, cinq semaines éternelles que je ne l'ai vu ! — Non, ne ferme pas la fenêtre. Cela me rafraîchit un peu. J'ai la tête brûlante. Touche. — Et je ne le verrai plus ! Je suis enfermée, gardée, en prison. C'est fini. Pénétrer dans cette chambre, c'est un crime de mort. Oh ! je ne voudrais pas même le voir. Le voir ici ! je tremble rien que d'y songer. Hélas ! mon Dieu, cet amour était donc bien coupable, mon Dieu ! Pourquoi est-il revenu à Padoue ? Pourquoi me suis-je laissé reprendre à ce bonheur qui devait durer si peu ? Je le voyais une heure de temps en temps. Cette heure, si étroite et si vite fermée, c'était le seul soupirail par où il entrait un peu d'air et de soleil dans ma vie. Maintenant tout est muré. Je ne verrai plus ce visage d'où le jour me venait. Oh ! Rodolfo ! Dafne, dis-moi la vérité, n'est-ce pas que tu crois bien que je ne le verrai plus ?

DAFNE

Madame...

CATARINA

Et puis, moi, je ne suis pas comme les autres femmes. Les plaisirs, les fêtes, les distractions, tout cela ne me ferait rien. Moi, Dafne, depuis sept ans, je n'ai dans le cœur qu'une pensée, l'amour ; qu'un sentiment, l'amour ; qu'un nom, Rodolfo. Quand je regarde en moi-même, j'y trouve Rodolfo, toujours Rodolfo, rien que Rodolfo ! Mon âme est faite à son image. Vois-tu, c'est impossible autrement. Voilà sept ans que je l'aime. J'étais toute jeune. Comme on vous marie sans pitié ! Par exemple, mon mari, eh bien, je n'ose seulement pas lui parler. Crois-tu que cela fasse une vie bien heureuse ? Quelle position que la mienne ! Encore si j'avais ma mère !

DAFNE

Chassez donc toutes ces idées tristes, madame.

CATARINA

Oh ! par des soirées pareilles, Dafne, nous avons passé, lui et moi, de bien douces heures. Est-ce que c'est coupable, tout ce que je te dis là de lui ? Non, n'est-ce pas ? Allons, mon chagrin t'afflige, je ne veux pas te faire de peine. Va dormir. Va retrouver Reginella.

DAFNE

Est-ce que madame ?...

CATARINA

Oui, je me déferai seule. Dors bien, ma bonne Dafne. Va.

DAFNE

Que le ciel vous garde cette nuit, madame !
Elle sort par la porte de l'oratoire.

Scène IV

CATARINA; RODOLFO, D'ABORD SUR LE BALCON.

CATARINA,

seule.

Il y avait une chanson qu'il chantait. Il la chantait à mes pieds avec une voix si douce ! Oh ! il y a des moments où je voudrais le voir. Je donnerais mon sang pour cela ! Ce couplet surtout qu'il m'adressait.

Elle prend la guitare.

Voici l'air, je crois.

Elle joue quelques mesures d'une musique mélancolique.

Je voudrais me rappeler les paroles. Oh ! je vendrais mon âme pour les lui entendre chanter, à lui, encore une fois ! sans le voir, de là-bas, d'aussi loin qu'on voudrait. Mais sa voix ! entendre sa voix ?

RODOLFO,

du balcon où il est caché. Il chante.

Mon âme à ton coeur s'est donnée,

Je n'existe qu'à ton côté;

Car une même destinée

Nous joint d'un lien enchanté;

Toi l'harmonie, et moi la lyre;

Moi l'arbuste, et toi le zéphire;

Moi la lèvre, et toi le sourire;

Moi l'amour, et toi la beauté !

CATARINA,

laissant tomber la guitare.

Ciel !

RODOLFO,

continuant, toujours caché.

Tandis que l'heure

S'en va fuyant,

Mon chant qui pleure

Dans l'ombre effleure

Ton front riant.

CATARINA

Rodolfo !

RODOLFO,

paraissant et jetant son manteau sur le balcon derrière lui.

Catarina !

Il vient tomber à ses pieds.

CATARINA

Vous êtes ici ? Comment ! vous êtes ici ? Oh Dieu ! je meurs de joie et d'épouvante ! Rodolfo ! savez-vous où vous êtes ? Est-ce que vous vous figurez que vous êtes ici dans une chambre comme une autre, malheureux ? vous risquez votre tête !

RODOLFO

Que m'importe ! Je serais mort de ne plus vous voir, j'aime mieux mourir pour vous avoir revue.

CATARINA

Tu as bien fait. Eh bien, oui, tu as eu raison de venir. Ma tête aussi est risquée. Je te revois, qu'importe le reste ! Une heure avec toi, et ensuite que ce plafond croule s'il veut !

RODOLFO

D'ailleurs le ciel nous protégera, tout dort dans le palais, il n'y a pas de raison pour que je ne sorte pas comme je suis entré.

CATARINA

Comment as-tu fait ?

RODOLFO

C'est un homme auquel j'ai sauvé la vie. Je vous expliquerai cela. Je suis sûr des moyens que j'ai employés.

CATARINA

N'est-ce pas ? oh ! si tu es sûr, cela suffit. Oh ! Dieu ! mais regarde-moi donc, que je te voie !

RODOLFO

Catarina !

CATARINA

Oh ! ne pensons plus qu'à nous, toi à moi, moi à toi. Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas ? Je vais t'en dire la raison, c'est que depuis cinq semaines je n'ai fait que pleurer. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps-là ? As-tu été bien triste au moins ? Quel effet cela t'a-t-il fait, cette séparation ? Dis-moi cela. Parle-moi. Je veux que tu me parles.

RODOLFO

O Catarina ! être séparé de toi, c'est avoir les ténèbres sur les yeux, le vide au coeur ! c'est sentir qu'on meurt un peu chaque jour ! c'est être sans lampe dans un cachot, sans étoile dans la nuit ! c'est ne plus vivre, ne plus penser, ne plus savoir rien ! Ce que j'ai fait, dis-tu ? Je l'ignore. Ce que j'ai senti, le voilà.

CATARINA

Eh bien, moi aussi ! eh bien, moi aussi ! eh bien, moi aussi ! Oh ! je vois que nos coeurs n'ont pas été séparés. Il faut que je te dise bien des choses. Par où commencer ? On m'a enfermée. Je ne puis plus sortir. J'ai bien souffert. Vois-tu, il ne faut pas t'étonner si je n'ai pas tout de suite sauté à ton cou, c'est que j'ai été saisie. Oh ! Dieu ! quand j'ai entendu ta voix, je ne puis pas te dire, je ne savais plus où j'étais. Voyons, assieds-toi là, tu sais, comme autrefois. Parlons bas seulement. Tu resteras jusqu'au matin. Dafne te fera sortir. Oh ! quelles heures délicieuses ! Eh bien, maintenant, je n'ai plus peur du tout, tu m'as pleinement rassurée. Oh ! je suis joyeuse de te voir. Toi ou le paradis, je choisirai toi. Tu demanderas à Dafne comme j'ai pleuré ! Elle a bien eu soin de moi la pauvre fille. Tu la remercieras. Et Reginella aussi. Mais dis-moi, tu as donc découvert mon nom ? Oh ! tu n'es embarrassé de rien, toi. Je ne sais pas ce que tu ne ferais pas quand tu veux une chose. Oh ! dis, auras-tu moyen de revenir ?

RODOLFO

Oui. Et comment vivrais-je sans cela ? Catarina, je t'écoute avec ravissement. Oh ! ne crains rien. Vois comme cette nuit est calme. Tout est amour en nous, tout est repos autour de nous. Deux âmes comme les nôtres qui s'épanchent l'une dans l'autre, Catarina, c'est quelque chose de limpide et de sacré que Dieu ne voudrait pas troubler ! Je t'aime, tu m'aimes, et Dieu nous voit ! Il n'y a que nous trois d'éveillés à cette heure. Ne crains rien.

CATARINA

Non. Et puis il y a des moments où l'on oublie tout. On est heureux, on est ébloui l'un de l'autre. Vois, Rodolfo ; séparés, je ne suis qu'une pauvre femme prisonnière, tu n'es qu'un pauvre homme banni ; ensemble, nous ferions envie aux anges ! Oh ! non, ils ne sont pas tant au ciel que nous. Rodolfo, on ne meurt pas de joie, car je serais morte. Tout est mêlé dans ma tête. Je t'ai fait mille questions tout à l'heure, je ne puis plus me rappeler un mot de ce que je t'ai dit. T'en souviens-tu, toi, seulement ? Quoi ! ce n'est pas un rêve ? Vraiment, tu es là, toi !

RODOLFO

Pauvre amie !

CATARINA

Non, tiens, ne me parle pas, laisse-moi rassembler mes idées, laisse-moi te regarder, mon âme ! laisse-moi penser que tu es là. Tout à l'heure je te répondrai. On a des moments comme cela, tu sais, où l'on veut regarder l'homme qu'on aime et lui dire: Tais-toi, je te regarde ! tais-toi, je t'aime ! tais-toi, je suis heureuse !

Il lui baise la main. Elle se retourne et aperçoit la lettre qui est sur la table.

Qu'est-ce que c'est que cela ? O mon Dieu ! Voici un papier qui me réveille ! Une lettre ! Est-ce toi qui as mis cette lettre là ?

RODOLFO

Non. Mais c'est sans doute l'homme qui est venu avec moi.

CATARINA

Il est venu un homme avec toi ! Qui ? Voyons ! Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

Elle décachette avidement la lettre et lit.

« Il y a des gens qui ne s'enivrent que de vin de Chypre. Il y en a d'autres qui ne jouissent que de la vengeance raffinée. Madame, un sbire qui aime est bien petit, un sbire qui se venge est bien grand. »

RODOLFO

Grand Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

CATARINA

Je connais l'écriture. C'est un infâme qui a osé m'aimer, et me le dire, et venir un jour chez moi, à Venise, et que j'ai fait chasser. Cet homme s'appelle Homodei.

RODOLFO

En effet.

CATARINA

C'est un espion du conseil des Dix.

RODOLFO

Ciel !

CATARINA

Nous sommes perdus ! Il y a un piège, et nous y sommes pris.

Elle va au balcon et regarde.

Ah ! Dieu !

RODOLFO

Quoi ?

CATARINA

Éteins ce flambeau. Vite !

RODOLFO,

éteignant le flambeau.

Qu'as-tu ?

CATARINA

La galerie qui donne sur le pont Molino...

RODOLFO

Eh bien ?

CATARINA

Je viens d'y voir paraître et disparaître une lumière.

RODOLFO

Misérable insensé que je suis ! Catarina, la cause de ta perte, c'est moi !

CATARINA

Rodolfo, je serais venue à toi comme tu es venu à moi.

Prêtant l'oreille à la petite porte du fond.

Silence ! Écoutons. — Je crois entendre du bruit dans le corridor. Oui, on ouvre une porte, on marche ! — Par où es-tu entré ?

RODOLFO

Par une porte masquée, là, que ce démon a refermée.

CATARINA

Que faire ?

RODOLFO

Cette porte ?...

CATARINA

Donne chez mon mari !

RODOLFO

La fenêtre ?

CATARINA

Un abîme !

RODOLFO

Cette porte-ci ?

CATARINA

C'est mon oratoire, où il n'y a pas d'issue. Aucun moyen de fuir. C'est égal, entres-y.

Elle ouvre l'oratoire, Rodolfo s'y précipite. Elle referme la porte. Restée seule.

Fermons-la à double tour.

Elle prend la clef, qu'elle cache dans sa poitrine.

Qui sait ce qui va arriver ? Il voudrait peut-être me porter secours. Il sortirait, il se perdrait.

Elle va à la petite porte du fond.

Je n'entends plus rien. Si, on marche. On s'arrête. Pour écouter sans doute. Ah ! mon Dieu ! feignons toujours de dormir.

Elle quitte sa robe de surtout et se jette sur le lit.

Ah ! mon Dieu ! je tremble. On met une clef dans la serrure. Oh ! je ne veux pas voir ce qui va entrer !

Elle ferme les rideaux du lit. La porte s'ouvre.

Scène V

CATARINA, LA TISBE.

Entre La Tisbe, pâle, une lampe à la main. Elle avance à pas lents, regardant autour d'elle. Arrivée à la table, elle examine le flambeau qu'on vient d'éteindre.

LA TISBE

Le flambeau fume encore.

Elle se tourne, aperçoit le lit, y court et tire le rideau.

Elle est seule. Elle fait semblant de dormir.

Elle se met à faire le tour de la chambre, examinant les portes et le mur.

Ceci est la porte du mari.

Heurtant du revers de la main sur la porte de l'oratoire qui est masquée dans la tenture.

Il y a ici une porte.

Catarina s'est dressée sur son séant et la regarde faire avec stupeur.

CATARINA

Qu'est-ce que c'est que ceci ?

LA TISBE

Ceci ? ce que c'est ? Tenez, je vais vous le dire. C'est la maîtresse du podesta qui tient dans ses mains la femme du podesta.

CATARINA

Ciel !

LA TISBE

Ce que c'est que ceci, madame ? C'est une comédienne, une fille de théâtre, une baladine, comme vous nous appelez, qui tient dans ses mains, je viens de vous le dire, une grande dame, une femme mariée, une femme respectée, une vertu ! qui la tient dans ses mains, dans ses ongles, dans ses dents ! qui peut en faire ce qu'elle voudra, de cette grande dame, de cette bonne renommée dorée, et qui va la déchirer, la mettre en pièces, la mettre en lambeaux, la mettre en morceaux ! Ah ! mesdames les grandes dames, je ne sais pas ce qui va arriver, mais ce qui est sûr, c'est que j'en ai une là sous mes pieds, une de vous autres ! et que je ne la lâcherai pas ! et qu'elle peut être tranquille ! et qu'il aurait mieux valu pour elle la foudre sur sa tête que mon visage devant le sien ! Dites donc, madame, je vous trouve hardie d'oser lever les yeux sur moi quand vous avez un amant chez vous !

CATARINA

Madame...

LA TISBE

Caché !

CATARINA

Vous vous trompez !

LA TISBE

Ah ! tenez, ne niez pas. Il était là ! Vos places sont encore marquées par vos fauteuils. Vous auriez dû les déranger au moins. Et que vous disiez-vous ? Mille choses tendres, n'est-ce pas ? Mille choses charmantes. n'est-ce pas ? Je t'aime ! je t'adore ! je suis à toi !... —Ah ! ne me touchez pas, madame !

CATARINA

Je ne puis comprendre...

LA TISBE

Et vous ne valez pas mieux que nous, mesdames ! Ce que nous disons tout haut à un homme en plein jour, vous le lui balbutiez honteusement la nuit. Il n'y a que les heures de changées ! Nous vous prenons vos maris, vous nous prenez nos amants. C'est une lutte. Fort bien. Luttons ! Ah ! fard, hypocrisie, trahisons, vertus singées, fausses femmes que vous êtes ! Non, pardieu ! vous ne nous valez pas ! Nous ne trompons personne, nous ! Vous, vous trompez le monde, vous trompez vos familles, vous trompez vos maris, vous tromperiez le bon Dieu, si vous pouviez ! Oh ! les vertueuses femmes qui passent voilées dans les rues ! Elles vont à l'église, rangez-vous donc ! inclinez-vous donc ! prosternez-vous donc ! Non, ne vous rangez pas, ne vous inclinez pas, ne vous prosternez pas, allez droit à elles, arrachez le voile, derrière le voile il y a un masque, arrachez le masque, derrière le masque il y a une bouche qui ment ! Oh ! cela m'est égal, je suis la maîtresse du podesta, et vous êtes sa femme, et je veux vous perdre !

CATARINA

Grand Dieu ! Madame...

LA TISBE

Où est-il ?

CATARINA

Qui ?

LA TISBE

Lui !

CATARINA

Je suis seule ici. Vraiment seule. Toute seule. Je ne comprends rien à ce que vous me demandez. Je ne vous connais pas, mais vos paroles me glacent d'épouvante, madame ! Je ne sais pas ce que j'ai fait contre vous. Je ne puis croire que vous ayez un intérêt dans tout ceci.

LA TISBE

Si j'ai un intérêt dans ceci ! Je le crois bien, que j'en ai un ! Vous en doutez, vous ! Ces femmes vertueuses sont incroyables ! Est-ce que je vous parlerais comme je viens de vous parler, si je n'avais pas la rage au coeur ? Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tout ce que je vous ai dit ? Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez une grande dame et que je sois une comédienne ! Cela m'est bien égal, je suis aussi belle que vous ! J'ai la haine dans le coeur, te dis je, et je t'insulte comme je peux ! Où est cet homme ? Le nom de cet homme ? Je veux voir cet homme ! Oh ! quand je pense qu'elle faisait semblant de dormir ! Véritablement c'est infâme !

CATARINA

Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ? Au nom du ciel, madame ! si vous saviez...

LA TISBE

Je sais qu'il y a là une porte ! je suis sûre qu'il est là !

CATARINA

C'est mon oratoire, madame. Rien autre chose. Il n'y a personne, je vous le jure. Si vous saviez ! on vous a trompée sur mon compte. Je vis retirée, isolée, cachée à tous les yeux.

LA TISBE

Le voile !

CATARINA

C'est mon oratoire, je vous assure. Il n'y a là que mon prie-Dieu et mon livre d'heures.

LA TISBE

Le masque !

CATARINA

Je vous jure qu'il n'y a personne de caché là, madame !

LA TISBE

La bouche qui ment !

CATARINA

Madame...

LA TISBE

C'est bien cela. Mais êtes-vous folle de me parler ainsi et d'avoir l'air d'une coupable qui a peur ! Vous ne niez pas avec assez d'assurance. Allons, redressez-vous, madame, mettez-vous en colère, si vous l'osez, et faites donc la femme innocente ! Elle aperçoit tout à coup le manteau, qui est à terre près du balcon. Elle y court et le ramasse. — Ah ! tenez, cela n'est plus possible. Voici le manteau.

CATARINA

Ciel !

LA TISBE

Non, ce n'est pas un manteau, n'est-ce pas ? Ce n'est pas un manteau d'homme ? Malheureusement, on ne peut reconnaître à qui il appartient, tous ces manteaux-là se ressemblent. Allons, prenez garde à vous, dites-moi le nom de cet homme !

CATARINA

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA TISBE

C'est votre oratoire, cela ? Eh bien, ouvrez-le-moi.

CATARINA

Pourquoi ?

LA TISBE

Je veux prier Dieu aussi. Ouvrez !

CATARINA

J'en ai perdu la clef.

LA TISBE

Ouvrez donc !

CATARINA

Je ne sais pas qui a la clef.

LA TISBE

Ah ! c'est votre mari qui l'a ! — Monseigneur Angelo ! Angelo ! Angelo !

Elle veut courir à la porte du fond, Catarina se jette devant et la retient.

CATARINA

Non ! vous n'irez pas à cette porte ! Non, vous n'irez pas ! Je ne vous ai rien fait. Je ne vois pas du tout ce que vous avez contre moi. Vous ne me perdrez pas, madame. Vous aurez pitié de moi. Arrêtez un instant. Vous allez voir. Je vais vous expliquer. Un instant, seulement. Depuis que vous êtes là, je suis tout étourdie, tout effrayée, et puis vos paroles, tout ce que vous avez dit, je suis vraiment troublée, je n'ai pas tout compris, vous m'avez dit que vous étiez une comédienne, que j'étais une grande dame, je ne sais plus. Je vous jure qu'il n'y a personne là. Vous ne m'avez pas parlé de ce sbire, je suis sûre cependant que c'est lui qui est cause de tout. C'est un homme affreux, qui vous trompe. Un espion. On ne croit pas un espion ! Oh ! écoutez-moi un instant. Entre femmes, on ne se refuse pas un instant. Un homme que je prierais ne serait pas si bon. Mais vous, ayez pitié. Vous êtes trop belle pour être méchante. Je vous disais donc que c'est ce misérable homme, cet espion, ce sbire. Il suffit de s'entendre, vous auriez regret ensuite d'avoir causé ma mort. N'éveillez pas mon mari. Il me ferait mourir. Si vous saviez ma position, vous me plaindriez. Je ne suis pas coupable, pas très coupable, vraiment. J'ai peut-être fait quelque imprudence, mais c'est que je n'ai plus ma mère. Je vous avoue que je n'ai plus ma mère. Oh ! ayez pitié de moi, n'allez pas à cette porte, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie !

LA TISBE

C'est fini ! Non ! je n'écoute plus rien ! Monseigneur ! monseigneur !

CATARINA

Arrêtez ! Ah ! Dieu ! Ah ! arrêtez ! Vous ne savez donc pas qu'il va me tuer ! Laissez-moi au moins un instant, encore un petit instant, pour prier Dieu ! Non, je ne sortirai pas d'ici. Voyez-vous, je vais me mettre à genoux là...

*Lui montrant le crucifix de cuivre au-dessus du prie-Dieu.
devant ce crucifix.*

L'oeil de La Tisbe s'attache au crucifix.

Oh ! tenez, par grâce, priez à côté de moi. Voulez-vous, dites ? Et puis après, si vous voulez toujours ma mort, si le bon Dieu vous laisse cette pensée-là, vous ferez ce que vous voudrez.

LA TISBE

Elle se précipite sur le crucifix et l'arrache du mur.

Qu'est-ce que c'est que ce crucifix ? D'où vous vient-il ? D'où le tenez-vous ? Qui vous l'a donné ?

CATARINA

Quoi ? ce crucifix ? Oh ! je suis anéantie ! Oh ! cela ne vous sert à rien de me faire des questions sur ce crucifix !

LA TISBE

Comment est-il en vos mains ? dites vite !

Le flambeau est resté sur une crédence près du balcon. La Tisbe s'en approche et examine le crucifix. Catarina la suit.

CATARINA

Eh bien, c'est une femme. Vous regardez le nom qui est au bas. C'est un nom que je ne connais pas, Tisbe, je crois. C'est une pauvre femme qu'on voulait faire mourir. J'ai demandé sa grâce, moi. Comme c'était mon père, il me l'a accordée. À Brescia. J'étais tout enfant. Oh ! ne me perdez pas, ayez pitié de moi, madame ! Alors la femme m'a donné ce crucifix, en me disant qu'il me porterait bonheur. Voilà tout. Je vous jure que voilà bien tout. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? À quoi bon me faire dire des choses inutiles ? Oh ! je suis épuisée !

LA TISBE,

à part.

Ciel ! O ma mère !

La porte du fond s'ouvre. Angelo paraît, vêtu d'une robe de nuit.

CATARINA,

revenant sur le devant du théâtre.

Mon mari ! Je suis perdue !

Scène VI

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

ANGELO,

sans voir La Tisbe, qui est restée près du balcon.

Qu'est-ce que cela signifie, madame ? Il me semble que je viens d'entendre du bruit chez vous.

CATARINA

Monsieur...

ANGELO

Comment se fait-il que vous ne soyez pas couchée à cette heure ?

CATARINA

C'est que...

ANGELO

Mon Dieu, vous êtes toute tremblante. Il y a quelqu'un chez vous, madame !

LA TISBE,

s'avançant du fond du théâtre.

Oui, monseigneur. Moi.

ANGELO

Vous, Tisbe !

LA TISBE

Oui, moi.

ANGELO

Vous ici ? au milieu de la nuit ! Comment se fait-il que vous soyez ici, que vous y soyez à cette heure, et que madame...

LA TISBE

Soit toute tremblante ? Je vais vous dire cela, monseigneur. Écoutez-moi. La chose en vaut la peine.

CATARINA,

à part.

Allons ! c'est fini.

LA TISBE

Voici, en deux mots. Vous deviez être assassiné demain matin.

ANGELO

Moi !

LA TISBE

En vous rendant de votre palais au mien. Vous savez que le matin vous sortez ordinairement seul. J'en ai reçu l'avis cette nuit même, et je suis venue en toute hâte avertir madame qu'elle eût à vous empêcher de sortir demain. Voilà pourquoi je suis ici, pourquoi j'y suis au milieu de la nuit, et pourquoi madame est toute tremblante.

CATARINA,

à part.

Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est que cette femme ?

ANGELO

Est-il possible ? Eh bien, cela ne m'étonne pas. Vous voyez que j'avais bien raison quand je vous parlais des dangers qui m'entourent. Qui vous a donné cet avis ?

LA TISBE

Un homme inconnu, qui a commencé par me faire promettre que je le laisserais évader. J'ai tenu ma promesse.

ANGELO

Vous avez eu tort. On promet, mais on fait arrêter. Comment avez-vous pu entrer au palais ?

LA TISBE

L'homme m'y a fait entrer. Il a trouvé moyen d'ouvrir une petite porte qui est sous le pont Molino.

ANGELO

Voyez-vous cela ! Et pour pénétrer jusqu'ici ?

LA TISBE

Eh bien, et cette clef que vous m'avez donnée vous-même ?

ANGELO

Il me semble que je ne vous avais pas dit qu'elle ouvrît cette chambre.

LA TISBE

Si vraiment. C'est que vous ne vous en souvenez pas.

ANGELO,

apercevant le manteau.

Qu'est-ce que c'est que ce manteau ?

LA TISBE

C'est un manteau que l'homme m'a prêté pour entrer dans le palais. J'avais aussi le chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait.

ANGELO

Penser que de pareils hommes entrent comme ils veulent chez moi ! Quelle vie que la mienne ! J'ai toujours un pan de ma robe pris dans quelque piège. Et dites-moi, Tisbe...

LA TISBE

Ah ! remettez à demain les autres questions, monseigneur, je vous prie. Pour cette nuit on vous sauve la vie, vous devez être content. Vous ne nous remerciez seulement pas, madame et moi.

ANGELO

Pardon, Tisbe.

LA TISBE

Ma litière est en bas qui m'attend. Me donnerez-vous la main jusque-là ? Laissons dormir madame à présent.

ANGELO

Je suis à vos ordres, dona Tisbe. Passons par mon appartement, s'il vous plaît. que je prenne mon épée.

Allant à la grande porte du fond.

Holà ! des flambeaux !

LA TISBE

Elle prend Catarina à part sur le devant du théâtre.

Faites-le évader tout de suite. Par où je suis venue. Voici la clef.

Se tournant vers l'oratoire.

Oh ! cette porte ! Oh ! que je souffre ! Ne pas même savoir réellement si c'est lui !

ANGELO,

Qui revient.

Je vous attends, madame.

LA TISBE,

à part.

Oh ! si je pouvais seulement le voir passer ! Aucun moyen ! Il faut s'en aller ! Oh !...

À Angelo.

Allons ! venez, monseigneur.

CATARINA,

les regardant sortir.

C'est donc un rêve !

TROISIÈME JOURNÉE.

LE BLANC POUR LE NOIR.

PREMIÈRE PARTIE.

L'intérieur d'une mesure. Quelques meubles grossiers. Un panier de jonc à demi tressé dans un coin. Au fond, une porte. Dans l'angle à gauche, une fenêtre à demi fermée par un volet vermoulu. Du même côté, une espèce de longue fenêtre tout à fait fermée. Du côté opposé, une porte, une cheminée haute qui occupe l'angle à droite. A côté de la longue ouverture fermée, des cordes, des claies dressées contre le mur, un tas de grosses pierres.

Scène I

HOMODEI, ORDELAFO.

ORDELAFO

Vois-tu, Homodei, c'est par cette fenêtre.

Il lui montre la longue ouverture fermée.

La rivière coule dessous. Toutes les fois que le podesta ou la sérénissime seigneurie veulent se défaire de quelqu'un, on apporte ici le quidam, mort ou vif, on l'attache sur une claie, on met quatre bonnes pierres aux quatre coins, et puis on jette le tout par cette fenêtre. Le fleuve se charge du reste. À Venise vous avez le canal Orfano, à Padoue nous avons la Brenta. Comment ! tu ne connaissais pas cette maison-ci ?

HOMODEI

Je suis assez nouveau venu en cette ville. Je ne connais pas encore tous les usages. Au reste cette maison est fort bien située pour ce que je veux faire. Dans un lieu désert, et sur le chemin que la Reginella suivra en retournant au palais.

ORDELAFO

Qu'est-ce que c'est que la Reginella ?

HOMODEI

C'est bon ! c'est bon ! réponds seulement. — Qui habite cette maison ?

ORDELAFO

Deux espèces de dogues à face humaine, qu'on appelle l'un Orfeo, l'autre Gaboardo. Tu vas les voir rentrer tout à l'heure.

HOMODEI

Que font-ils ici, ces deux hommes ?

ORDELAFO

Les exécutions de nuit, les disparitions de corps morts, tout ce courant d'affaires secrètes qui suit les eaux de la Brenta. — Mais reprenons. Tu me disais donc que la chose avait manqué.

HOMODEI

Oui.

ORDELAFO

Aussi quelle folie d'aller t'imaginer qu'il suffisait de lâcher une femme là-dedans !

HOMODEI

Tu ne sais ce que tu dis. Quand on a une idée qui peut tuer quelqu'un, la meilleure lame qu'on y puisse emmancher, c'est la jalousie d'une femme. Ah ! d'ordinaire les femmes se vengent. Je ne comprends pas ce qui a passé par la tête de celle-ci. Qu'on ne me parle plus des comédiennes pour savoir donner un coup de couteau. Toute leur tragédie s'en va sur le théâtre.

ORDELAFO

À ta place, j'aurais été tout bonnement au podesta et je lui aurais dit: Votre femme...

HOMODEI

À ma place tu n'aurais pas été tout bonnement au podesta, et tu ne lui aurais pas dit : Votre femme ; car tu sais aussi bien que moi que l'illustrissime conseil des Dix nous interdit à tous tant que nous sommes, à moi aussi bien qu'à toi, d'avoir quelque rapport que ce soit avec le podesta, jusqu'au jour où nous sommes chargés de l'arrêter. Tu sais fort bien que je ne peux ni parler au podesta, ni lui écrire, sous peine de la vie, et que je suis surveillé. Qui sait ? c'est peut-être toi qui me surveilles.

ORDELAFO

Homodei, nous sommes amis !

HOMODEI

Raison de plus. Je ne suis pas censé me défier de toi.

ORDELAFO

Oh ! mon bon ami Homodei !

HOMODEI

Mais je m'en défie, vois-tu !

ORDELAFO

Je ne sais pas ce que je t'ai fait.

HOMODEI

Rien. De sottises questions, voilà tout. Et puis je ne suis pas de bonne humeur. Allons, nous sommes amis. Donne-moi la main.

ORDELAFO

Ainsi tu renonces à ta vengeance ?

HOMODEI

À ma vie plutôt ! Ordelafo, tu n'as jamais aimé une femme, toi, tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer une femme, et qu'elle vous chasse, et qu'elle vous humilie, et qu'elle vous soufflette tout haut avec votre nom en vous appelant espion quand vous êtes espion ! Oh ! alors ce qu'on sent pour cette femme, pour cette Catarina, vois-tu, ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la haine, c'est un amour qui hait ! Passion terrible, ardente, altérée, qui ne boit qu'à une coupe, la vengeance ! Je me vengerai de cette femme, je saisirai cette femme, je traînerai cette femme par les pieds dans le sépulcre, je ferai cela, Ordelafo !

ORDELAFO

Ton plan a manqué. Comment feras-tu ?

HOMODEI

J'ai déjà une autre idée.

Il va à la fenêtre du fond.

Tiens, justement, Ordelafo ! tu vas m'aider. Approche ici. — Vois-tu une femme en mante rouge, là-bas, qui se dirige vers nous ?

ORDELAFO

Eh bien ?

HOMODEI

Sors sans faire semblant de rien. Quand tu seras près de cette femme, tu la laisseras passer, et puis tu la suivras tout doucement. Lorsqu'elle sera devant la maison, — tu auras soin de laisser la porte tout contre, tu pousseras brusquement la femme contre la porte. La porte cèdera, et je t'aiderai à faire entrer la femme dans la maison. Le reste me regarde.

ORDELAFO

C'est dit.

HOMODEI

Tout est parfaitement désert.

Il regarde.

Non, personne. Si elle crie, elle criera. Va.

Ordelafo sort.

HOMODEI,

resté seul.

Cette maison est vraiment bien située. On tuerait le pape ici sans être entendu d'un chrétien.

Bruit de pas à la porte. Elle s'ouvre, et laisse voir Reginella, bâillonnée avec un mouchoir, qu'Ordelafo pousse dans la maison.

Scène II

HOMODEI, ORDELAFO, REGINELLA.

ORDELAFO

Je l'ai bâillonnée pour plus de précaution.

HOMODEI,

ôtant le bâillon.

Tu as bien fait.

REGINELLA,

effarée.

O ciel, messeigneurs !

HOMODEI

Allons, pas de frayeur. Cela m'ennuie. Calme-toi et réponds. Puisque tu me connais, tu ne peux pas avoir peur. Tu sais bien, je t'ai déjà parlé hier. C'est moi. Je ne t'ai pas fait de mal, ainsi ! — Tu t'appelles Reginella. C'est toi qui conduisais le seigneur Rodolfo aux rendez-vous que lui donnait madame Catarina dans le vieux palais Magaruffi. Ce matin, il y a une heure, le Rodolfo t'a rencontrée près du pont Altina, pas loin d'ici. Il t'a remis une lettre pour ta maîtresse.

REGINELLA

Monseigneur...

HOMODEI

Donne-moi cette lettre.

REGINELLA

La voici.

HOMODEI

C'est bien.

Il décachette la lettre.

REGINELLA

Vous brisez le cachet, monseigneur.

HOMODEI

Je ne sais pas pourquoi tu m'appelles monseigneur. Je suis un espion. C'est de la peur bête, qui ne me flatte pas.

Il lit la lettre.

Cela suffit. — Il n'a pas signé. C'est dommage. Il faudra trouver un moyen de faire savoir le nom au podesta.

Bruit d'une clef dans la serrure. Entre un homme vêtu de gris. Cheveux gris, grosses mains, face terreuse. Tout l'homme couleur de cendre.

HOMODEI

Quel est cet homme ?

ORDELAFO

C'est un des deux dogues dont je t'ai parlé. Celui-ci répond au nom d'Orfeo. L'autre ne va pas tarder à rentrer. Comme cela veille la nuit, cela dort le jour.

L'homme s'approche d'Homodei et le regarde d'un air farouche.

Fais-toi reconnaître de lui.

Homodei entr'ouvre sa robe. A la vue des trois lettres, l'homme porte la main à son bonnet.

ORDELAFO,

à l'homme.

Va coucher !

L'homme se retire dans un coin sans dire une parole.

HOMODEI

Y a-t-il une autre sortie à cette maison ?

ORDELAFO

Oui. Par là. Cela donne sur la rue de Scalona.

HOMODEI

Sors par là avec cette fille, et promène-la toute la journée.

Sortent Ordelafo et Reginella par la porte indiquée. L'homme est toujours au fond dans l'ombre, assis près d'un panier qu'il tresse.

HOMODEI,

à part.

Voici déjà un grand pas de fait. Mais cette lettre ! Comment la faire parvenir au Malipieri ? comment lui faire savoir le nom de Rodolfo ? En attendant, il ne faut pas garder cette lettre sur moi. Où pourrais-je la déposer sûrement ?

Apercevant une table à tiroir.

Ce tiroir ferme-t-il ? Oui. Bien.

Il met la lettre dans le tiroir et en prend la clef.

Orfeo !

L'homme se lève et s'approche.

Ne t'appelles-tu pas Orfeo ? je vais sortir. Veillez bien la nuit prochaine, ton compagnon et toi. Il serait possible qu'on vous apportât quelqu'un à faire disparaître. Une femme.

ORFEO

La Brenta est là.

Il retourne au fond du théâtre.

HOMODEI,

se rasseyant.

Oh ! ne pouvoir écrire au podesta, ni lui parler, quelle gêne ! Comme cela simplifierait la chose !

Il appuie son coude sur la table et la tête sur sa main, comme un homme qui pense profondément. À ce moment on voit paraître le visage de Rodolfo à la croisée du fond.

RODOLFO,

du dehors, regardant dans la mesure.

Il me semble que voilà un homme qui ressemble...

Il entr'ouvre un peu plus le volet.

Je ne me trompe pas. C'est lui. C'est ce misérable Homodei ! Ah ! il est là !

Il referme le volet et disparaît.

HOMODEI,

se levant.

Allons, il faut trouver un moyen de prévenir le podesta. — Ah ! la clef du tiroir. L'ai-je ? Oui.

Bien.

Il sort par la porte du fond qui se referme sur lui. Bruit de voix au dehors.

PREMIÈRE VOIX

Défends-toi, misérable !

DEUXIÈME VOIX

Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

PREMIÈRE VOIX

Défends-toi, te dis je !

DEUXIÈME VOIX

Monsieur Rodolfo !...

PREMIÈRE VOIX

Défends-toi donc, infâme ! ou je te tue comme un chien !

On entend un choc d'épées.

ORFEO,

qui est resté seul dans la mesure, levant un peu la tête.

Il me paraît qu'on tue quelqu'un par là.

Il se remet à tresser son panier.

DEUXIÈME VOIX

Ah !...

PREMIÈRE VOIX

Homodei ! tu me dois ta vie, paie-la-moi !

DEUXIÈME VOIX

Ah !

Le bruit cesse. Quelqu'un s'éloigne.

ORFEO,

tressant toujours son panier.

Il y en a un de mort.

Plusieurs coups violents à la porte.

ORFEO

Qui va là ?

UNE VOIX,

du dehors.

Moi. Ouvre.

ORFEO

Ah ! c'est toi, Gaboardo.

Il va ouvrir. Entre Gaboardo portant Homodei dont les jambes traînent. Gaboardo est pareil à Orfeo.

Scène III

ORFEO, GABOARDO, HOMODEI.

ORFEO,

examinant Homodei.

Tiens ! c'est celui de tout à l'heure.

GABOARDO

C'est un jeune gentilhomme qui l'a tué, et qui s'en est allé à grands pas quand je suis arrivé. Un beau jeune homme, ma foi.

ORFEO

Est-il tout à fait mort ?

GABOARDO

Il en a l'air.

ORFEO

Secoue-le donc un peu. — Mais il n'a presque pas coulé de sang de la blessure.

GABOARDO

Elle n'en est pas meilleure.

HOMODEI,

ouvrant les yeux.

Oh ! — Où suis-je ? Ah ! j'étouffe ! C'est toi, Orfeo ! C'est ton compagnon, cela ? — Oh ! — Prenez ma bourse, là, dans ma poche. Elle est pour vous.

Orfeo le fouille.

GABOARDO,

à Orfeo.

Ne te donne pas la peine. Je l'ai déjà prise.

HOMODEI

J'entends que tu l'as déjà prise. C'est bien. Tu parais intelligent. Je vais t'expliquer, à toi, ce qu'il faut faire. Il y a une clef aussi dans ma poche. — Oh ! tu me fais mal. — C'est égal, prends-la.

Bien. C'est la clef de ce tiroir. Va l'ouvrir. Comment t'appelles-tu ?

GABOARDO

Gaboardo.

HOMODEI

Gaboardo. Bien. Ouvre le tiroir. Il y a un papier. Apporte-le. Bien. Il faudra l'aller porter au podesta, ce papier. Entends-tu ? comprends-tu ? Au podesta. Ce papier. Oh ! je suis mort. Quelque chose pour écrire.

ORFEO

Écrire ! qu'est-ce que c'est que cela ?

GABOARDO

Nous n'avons rien.

HOMODEI,

avec rage.

Rien pour écrire ! Ah !

Il retombe, puis se relève.

Eh bien, écoutez. Écoute, Gaboardo. Vous irez trouver le podesta, monseigneur Malipieri, avec ce papier, qui est une lettre. Vous entendez ? Il vous donnera cent sequins d'or. Vous entendez ! Vous lui direz, au podesta, que cette lettre est adressée à sa femme, par un amant de sa femme... -oh ! j'étouffe ! -nommé Rodolfo. Qui s'appelle Rodolfo. Dont le nom est Rodolfo. Retenez bien cela. — Oh ! je vais mourir, mais ma vengeance reste dehors. Oh ! si c'est vous qui m'enterrez, vous laisserez mon bras hors de terre, droit et levé, pour figurer ma vengeance. -Rodolfo ! vous comprenez ? Allons ! qu'est-ce que je vous ai dit ? Répétez-le-moi.

GABOARDO

Vous avez dit qu'on nous donnerait cent sequins d'or.

HOMODEI

Non ! Ce n'est pas cela. Tenez-moi la tête, que je vous parle encore. Écoutez bien. Les cent sequins d'or, le podesta ne vous les donnera que si vous lui dites bien... Ah ! — Écoutez. Lui porter la lettre. Au podesta. Sa femme a un amant. Le lui dire. Qui a écrit la lettre. Le lui dire. Qui s'appelle Rodolfo. Le lui dire. Lui dire tout. Allons ! je sens que j'étouffe. La mort est là. Levez-moi encore la tête. O misère ! mourir, et ne pouvoir confier sa vengeance qu'à ces imbéciles ! Vous entendez ? Rod... Rod... olfo.

Sa tête retombe.

GABOARDO

Mort. Vite chez le podesta. Cent sequins d'or. Diable ! J'ai la lettre ? Oui. Te souviens-tu bien de tout, Orfeo ? Dire au podesta que sa femme a un amant, qui a écrit cette lettre, et qui s'appelle ?... Comment a-t-il dit ?

ORFEO

Il a dit Roderigo.

GABOARDO

Non, il a dit Pandolfo.

DEUXIÈME PARTIE.

La chambre de Catarina. Les rideaux de l'estrade qui environne le lit sont fermés.

Scène I

ANGELO, DEUX PRÊTRES.

ANGELO,

au premier des deux prêtres.

Monsieur le doyen de Saint-Antoine de Padoue, faites tendre de noir sur-le-champ la nef, le chœur et le maître-autel de votre église. Dans deux heures, — dans deux heures, — vous y ferez un service solennel pour le repos de l'âme de quelqu'un d'illustre qui mourra en ce moment-là même. Vous assisterez à ce service avec tout le chapitre. Vous ferez découvrir la châsse du saint. Vous allumerez trois cents flambeaux de cire blanche, comme pour les reines. Vous aurez six cents pauvres qui recevront chacun un ducaton d'argent et un sequin d'or. Vous ne mettrez sur la tenture noire d'autre ornement que les armes de Malipieri et les armes de Bragadini. L'écusson de Malipieri est d'or, à la serre d'aigle ; l'écusson de Bragadini est coupé d'azur et d'argent, à la croix rouge.

LE DOYEN

Magnifique podesta...

ANGELO

Ah ! — Vous allez descendre sur-le-champ avec tout votre clergé, croix et bannière en tête, dans le caveau de ce palais ducal, où sont les tombes des Romana. Une dalle y a été levée. Une fosse y a été creusée. Vous bénirez cette fosse. Ne perdez pas de temps. Vous prierez aussi pour moi.

LE DOYEN

Est-ce que c'est quelqu'un de vos parents, monseigneur ?

ANGELO

Allez !

Le Doyen s'incline profondément et sort par la porte du fond.

L'autre prêtre se dispose à le suivre. Angelo l'arrête.

— Vous, monsieur l'archiprêtre, restez. — Il y a ici à côté, dans cet oratoire, une personne que vous allez confesser tout de suite.

L'ARCHIPRÊTRE

Un homme condamné, monseigneur ?

ANGELO

Une femme.

L'ARCHIPRÊTRE

Est-ce qu'il faudra préparer cette femme à la mort ?

ANGELO

Oui. — Je vais vous introduire.

UN HUISSIER,

entrant.

Votre excellence a fait mander dona Tisbe. Elle est là.

ANGELO

Qu'elle entre, et qu'elle m'attende ici un instant.

L'huissier sort. Le podesta ouvre l'oratoire et fait signe à l'archiprêtre d'entrer. Sur le seuil, il l'arrête.

Monsieur l'archiprêtre, sur votre vie, quand vous sortirez d'ici, ayez soin de ne dire à qui que ce soit au monde le nom de la femme que vous allez voir.

Il entre dans l'oratoire avec le prêtre. La porte du fond s'ouvre, l'huissier introduit La Tisbe.

LA TISBE,

à l'huissier.

Savez-vous ce qu'il me veut ?

L'HUISSIER

Non, madame.

Il sort.

Scène II

LA TISBE, SEULE.

LA TISBE

Ah ! cette chambre ! me voilà donc encore dans cette chambre ! Que me veut le podesta ? Le palais a un air sinistre ce matin. Que m'importe ? Je donnerais ma vie pour oui ou non. Oh ! cette porte ! Cela me fait un étrange effet de revoir cette porte le jour ! C'est derrière cette porte qu'il était ! Qui ? Qui est-ce qui était derrière cette porte ? Suis-je sûre que ce fût lui, seulement ? Je n'ai pas même revu cet espion. Oh ! L'incertitude, affreux fantôme qui vous obsède et qui vous regarde d'un oeil louche sans rire ni pleurer ! Si j'étais sûre que ce fût Rodolfo, — bien sûre, là, de ces preuves !... — Oh ! je le perdrais, je le dénoncerais au podesta. Non. Mais je me vengerais de cette femme. Non. Je me tuerais. Oh ! oui, moi sûre que Rodolfo ne m'aime plus, moi sûre qu'il me trompe, moi sûre qu'il en aime une autre, eh bien, qu'est-ce que j'aurais à faire de la vie ? cela me serait bien égal, je mourrais. Oh ! sans me venger donc ? Pourquoi pas ? Oh ! oui, je dis cela dans ce moment-ci, mais c'est que je suis bien capable aussi de me venger ! Puis-je répondre de ce qui se passerait en moi s'il m'était prouvé que l'homme de cette nuit c'est Rodolfo ! O mon Dieu ! préservez-moi d'un accès de rage ! O Rodolfo ! Catarina ! Oh ! si cela était, qu'est-ce que je ferais ! vraiment ! qu'est-ce que je ferais ? Qui ferais-je mourir ? eux ou moi ? Je ne sais.

Rentre Angelo.

Scène III

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE

Vous m'avez fait appeler, monseigneur.

ANGELO

Oui, Tisbe. J'ai à vous parler. J'ai tout à fait à vous parler. De choses assez graves. Je vous le disais, dans ma vie, chaque jour un piège, chaque jour une trahison, chaque jour un coup de poignard à recevoir ou un coup de hache à donner. En deux mots, voilà. Ma femme a un amant.

LA TISBE

Qui s'appelle ?...

ANGELO

Qui était chez elle cette nuit quand nous y étions.

LA TISBE

Qui s'appelle ?...

ANGELO

Voici comment la chose s'est découverte. Un homme, un espion du conseil des Dix... — Il faut vous dire que les espions du conseil des Dix sont vis-à-vis de nous autres podestas de terre ferme dans une position singulière. Le conseil leur défend, sur leur tête, de nous écrire, de nous parler, d'avoir avec nous quelque rapport que ce soit jusqu'au jour où ils sont chargés de nous arrêter. — Un de ces espions, donc, a été trouvé poignardé ce matin au bord de l'eau, près du pont Altina. Ce sont les deux guetteurs de nuit qui l'ont relevé. Était-ce un duel ? un guet-apens ? On ne sait. Ce sbire n'a pu prononcer que quelques mots. Il se mourait. Le malheur est qu'il soit mort ! Au moment où il a été frappé, il a eu, à ce qu'il paraît, la présence d'esprit de conserver sur lui une lettre qu'il venait sans doute d'intercepter et qu'il a remise pour moi aux guetteurs de nuit. Cette lettre m'a été apportée, en effet, par ces deux hommes. C'est une lettre écrite à ma femme par un amant.

LA TISBE

Qui s'appelle ?...

ANGELO

La lettre n'est pas signée. Vous me demandez le nom de l'amant ? C'est justement ce qui m'embarrasse. L'homme assassiné a bien dit ce nom aux deux guetteurs de nuit. Mais, les imbéciles ! ils l'ont oublié. Ils ne peuvent se le rappeler. Ils ne sont d'accord en rien sur ce nom. L'un dit Roderigo, l'autre Pandolfo ?

LA TISBE

Et la lettre, l'avez-vous là ?

ANGELO,

fouillant dans sa poitrine.

Oui, je l'ai sur moi. C'est justement pour vous la montrer que je vous ai fait venir. Si par hasard vous en connaissiez l'écriture, vous me le diriez.

Il tire la lettre.

La voilà.

LA TISBE

Donnez.

ANGELO,

froissant la lettre dans ses mains.

Mais je suis dans une anxiété affreuse, Tisbe ! Il y a un homme qui a osé — qui a osé lever les yeux sur la femme d'un Malipieri ! Il y a un homme qui a osé faire une tache au livre d'or de Venise, à la plus belle page, à l'endroit où est mon nom ! ce nom-là Malipieri ! Il y a un homme qui était cette nuit dans cette chambre, qui a marché à la place où je suis peut-être ! Il y a un misérable homme qui a écrit la lettre que voici, et je ne saisirai pas cet homme ! et je ne clouerais pas ma vengeance sur mon affront ! et cet homme, je ne lui ferai pas verser une mare de sang sur ce plancher-ci, tenez ! Oh ! pour savoir qui a écrit cette lettre, je donnerais l'épée de mon père, et dix ans de ma vie, et ma main droite, madame !

LA TISBE

Mais montrez-la-moi, cette lettre.

ANGELO,

la lui laissant prendre.

Voyez.

LA TISBE

Elle déploie la lettre et y jette un coup d'oeil. À part.

C'est Rodolfo !

ANGELO

Est-ce que vous connaissez cette écriture ?

LA TISBE

Laissez-moi donc lire.

Elle lit.

« Catarina, ma pauvre bien-aimée, tu vois bien que Dieu nous protège. C'est un miracle qui nous a sauvés cette nuit de ton mari et de cette femme... »

À part.

Cette femme !

Elle continue à lire.

« Je t'aime, ma Catarina. Tu es la seule femme que j'aie aimée. Ne crains rien pour moi, je suis en sûreté. »

ANGELO

Eh bien, connaissez-vous l'écriture ?

LA TISBE,

lui rendant la lettre.

Non, monseigneur.

ANGELO

Non, n'est-ce pas ? Et que dites-vous de la lettre ? Ce ne peut être un homme qui soit depuis peu à Padoue, c'est le langage d'un ancien amour. Oh ! je vais fouiller toute la ville ! il faudra bien que je trouve cet homme ! Que me conseillez-vous, Tisbe ?

LA TISBE

Cherchez.

ANGELO

J'ai donné l'ordre que personne ne pût entrer aujourd'hui librement dans le palais, hors vous, et votre frère, dont vous pourriez avoir besoin. Que tout autre fût arrêté et amené devant moi. J'interrogerai moi-même. En attendant, j'ai une moitié de ma vengeance sous la main, je vais toujours la prendre.

LA TISBE

Quoi ?

ANGELO

Faire mourir la femme.

LA TISBE

Votre femme !

ANGELO

Tout est prêt. Avant qu'il soit une heure, Catarina Bragadini sera décapitée comme il convient.

LA TISBE

Décapitée !

ANGELO

Dans cette chambre.

LA TISBE

Dans cette chambre.

ANGELO

Écoutez. Mon lit souillé se change en tombe. Cette femme doit mourir, je l'ai décidé. Je l'ai décidé trop froidement pour qu'il y ait quelque chose à faire à cela. La prière n'aurait aucune colère à éteindre en moi. Mon meilleur ami, si j'avais un ami, intercèderait pour elle, que je prendrais en défiance mon meilleur ami. Voilà tout. Causons-en si vous voulez. D'ailleurs, Tisbe, je la hais, cette femme ! Une femme à laquelle je me suis laissé marier pour des raisons de famille, parce que mes affaires s'étaient dérangées dans les ambassades, pour complaire à mon oncle l'évêque de Castello, une femme qui a toujours eu le visage triste et l'air opprimé devant moi ! qui ne m'a jamais donné d'enfants ! Et puis, voyez-vous, la haine, c'est dans notre sang, dans notre famille, dans nos traditions. Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri. Mon aïeul haïssait le marquis Azzo, et il l'a fait noyer la nuit dans les puits de Venise. Mon père haïssait le procureur Badoër, et il l'a fait empoisonner à un régal de la reine Cornaro. Moi, c'est cette femme que je hais. Je ne lui aurais pas fait de mal. Mais elle est coupable. Tant pis pour elle. Elle sera punie. Je ne vaudrais pas mieux qu'elle, — c'est possible, mais il faut qu'elle meure. C'est une nécessité. Une résolution prise. Je vous dis que cette femme mourra. La grâce de cette femme ! les os de ma mère me parleraient pour elle, madame, qu'ils ne l'obtiendraient pas !

LA TISBE

Est-ce que la sérénissime seigneurie de Venise vous permet ?...

ANGELO

Rien pour pardonner. Tout pour punir..

LA TISBE

Mais la famille Bragadini, la famille de votre femme ?

ANGELO

Me remerciera.

LA TISBE

Votre résolution est prise, dites-vous. Elle mourra. C'est bien. Je vous approuve. Mais, puisque tout est secret encore, puisque aucun nom n'a été prononcé, ne pourriez-vous épargner à elle un supplice, à ce palais une tache de sang, à vous la note publique et le bruit ? Le bourreau est un témoin. Un témoin est de trop.

ANGELO

Oui. Le poison vaudrait mieux. Mais il faudrait un poison rapide, et, vous ne me croirez pas, je n'en ai pas ici.

LA TISBE

J'en ai, moi.

ANGELO

Où ?

LA TISBE

Chez moi.

ANGELO

Quel poison ?

LA TISBE

Le poison Malaspina. Vous savez ? cette boîte que m'a envoyée le primicier de Saint-Marc.

ANGELO

Oui, vous m'en avez déjà parlé. C'est un poison sûr et prompt. Eh bien, vous avez raison. Que tout se passe entre nous, cela vaut mieux. Ecoutez, Tisbe. J'ai toute confiance en vous. Vous comprenez que ce que je suis forcé de faire est légitime. C'est mon honneur que je venge, et tout homme agirait de même à ma place. Eh bien, c'est une chose sombre et difficile que celle où je suis engagé. Je n'ai ici d'autre ami que vous. Je ne puis me fier qu'à vous. La prompte exécution, le secret, sont dans l'intérêt de cette femme comme dans le mien. Assistez-moi. J'ai besoin de vous. Je vous le demande. Y consentez-vous ?

LA TISBE

Oui.

ANGELO

Que cette femme disparaisse sans qu'on sache comment, sans qu'on sache pourquoi. Une fosse se creuse, un service se chante, mais personne ne sait pour qui. Je ferai enlever le corps par ces deux mêmes hommes, les guetteurs de nuit, que je garde sous clef. Vous avez raison, mettons de l'ombre sur tout ceci. Envoyez chercher ce poison.

LA TISBE

Je sais seule où il est. J'y vais aller moi-même.

ANGELO

Allez, je vous attends.

Sort La Tisbe.

Oui, c'est mieux. Il y a eu des ténèbres sur le crime, qu'il y en ait sur le châtement.

La porte de l'oratoire s'ouvre. L'archiprêtre en sort, les yeux baissés et les bras en croix sur la poitrine. Il traverse lentement la chambre. Au moment où il va sortir par la porte du fond, Angelo se tourne vers lui.

Est-elle prête ?

L'ARCHIPRÊTRE

Oui, monseigneur.

Il sort, Catarina paraît sur le seuil de l'oratoire.

Scène IV

ANGELO, CATARINA..

CATARINA

Prête à quoi ?

ANGELO

À mourir.

CATARINA

Mourir ! C'est donc vrai ? c'est donc possible ? Oh ! je ne puis me faire à cette idée-là ! Mourir !

Non, je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête du tout, monsieur !

ANGELO

Combien de temps vous faut-il pour vous préparer ?

CATARINA

Oh ! je ne sais pas, beaucoup de temps !

ANGELO

Allez-vous manquer de courage, madame ?

CATARINA

Mourir tout de suite comme cela ! Mais je n'ai rien fait qui mérite la mort, je le sais bien, moi ! Monsieur, monsieur, encore un jour ! Non, pas un jour, je sens que je n'aurais pas plus de courage demain. Mais la vie ! Laissez-moi la vie ! Un cloître ! Là, dites, est-ce que c'est vraiment impossible que vous me laissiez la vie ?

ANGELO

Si. Je puis vous la laisser, je vous l'ai déjà dit, à une condition.

CATARINA

Laquelle ? Je ne m'en souviens plus.

ANGELO

Qui a écrit cette lettre ? dites-le-moi. Nommez-moi l'homme ! Livrez-moi l'homme !

CATARINA,

se tordant les mains.

Mon Dieu !

ANGELO

Si vous me livrez cet homme, vous vivrez. L'échafaud pour lui, le couvent pour vous, cela suffira. Décidez-vous.

CATARINA

Mon Dieu !

ANGELO

Eh bien, vous ne me répondez pas ?

CATARINA

Si. Je vous réponds : mon Dieu !

ANGELO

Oh ! décidez-vous, madame !

CATARINA

J'ai eu froid dans cet oratoire. J'ai bien froid.

ANGELO

Écoutez. Je veux être bon pour vous, madame. Vous avez devant vous une heure. Une heure qui est encore à vous, pendant laquelle je vais vous laisser seule. Personne n'entrera ici. Employez cette heure à réfléchir. Je mets la lettre sur la table. Écrivez au bas le nom de l'homme, et vous êtes sauvée. Catarina Bragadini, c'est une bouche de marbre qui vous parle, il faut livrer cet homme, ou mourir. Choisissez. Vous avez une heure.

CATARINA

Oh !... un jour.

ANGELO

Une heure.

Il sort.

Scène V

CATARINA, RESTÉE SEULE.

CATARINA

Cette porte...

Elle va à la porte.

Oh ! je l'entends qui la referme au verrou !

Elle va à la fenêtre.

Cette fenêtre...

Elle regarde.

Oh ! que c'est haut !

Elle tombe sur un fauteuil.

Mourir ! Oh ! mon Dieu ! c'est une idée qui est bien terrible quand elle vient vous saisir ainsi tout à coup au moment où l'on ne s'y attend pas ! N'avoir plus qu'une heure à vivre et se dire : Je n'ai plus qu'une heure ! Oh ! il faut que ces choses-là vous arrivent à vous-même pour savoir jusqu'à quel point c'est horrible ! J'ai les membres brisés. Je suis mal sur ce fauteuil.

Elle se lève.

Mon lit me reposerait mieux, je crois. Si je pouvais avoir un instant de trêve !

Elle va à son lit.

Un instant de repos !

Elle tire le rideau et recule avec terreur. À la place du lit, il y a un billot couvert d'un drap noir et une hache.

Ciel ! qu'est-ce que je vois là ? Oh ! c'est épouvantable !

Elle referme le rideau avec un mouvement convulsif.

Oh ! je ne veux plus voir cela ! Oh ! mon Dieu ! c'est pour moi, cela ! Oh ! mon Dieu ! je suis seule avec cela ici !

Elle se traîne Jusqu'au fauteuil.

Derrière moi ! c'est derrière moi ! Oh ! je n'ose plus tourner la tête. Grâce ! grâce ! Ah ! vous voyez bien que ce n'est pas un rêve, et que c'est bien réel ce qui se passe ici, puisque voilà des choses là derrière le rideau !

La petite porte du fond s'ouvre. On voit paraître Rodolfo.

Scène VI

CATARINA, RODOLFO.

CATARINA,

à part.

Ciel ! Rodolfo !

RODOLFO,

accourant.

Oui. Catarina, c'est moi. Moi pour un instant. Tu es seule. Quel bonheur !... — Eh bien ! tu es toute pâle ? Tu as l'air troublée ?

CATARINA

Je le crois bien. Les imprudences que vous faites. Venir ici en plein jour à présent !

RODOLFO

Ah ! c'est que j'étais trop inquiet. Je n'ai pas pu y tenir.

CATARINA

Inquiet de quoi ?

RODOLFO

Je vais vous dire, ma Catarina bien-aimée... — Ah ! vraiment, je suis bien heureux de vous trouver ici aussi tranquille !

CATARINA

Comment êtes-vous entré ?

RODOLFO

La clef que tu m'as remise toi-même.

CATARINA

Je sais bien ; mais dans le palais ?

RODOLFO

Ah ! voilà précisément une des choses qui m'inquiètent. Je suis entré aisément, mais je ne sortirai pas de même.

CATARINA

Comment ?

RODOLFO

Le capitaine-grand m'a prévenu à la porte du palais que personne n'en sortirait avant la nuit.

CATARINA

Personne avant la nuit !

À part.

Pas d'évasion possible ! Oh ! Dieu !

RODOLFO

Il y a des sbires en travers de tous les passages. Le palais est gardé comme une prison. J'ai réussi à me glisser dans la grande galerie, et je suis venu. Vraiment, tu me jures qu'il ne se passe rien ici ?

CATARINA

Non. Rien. Rien, sois tranquille, mon Rodolfo. Tout est comme à l'ordinaire ici. Regarde. Tu vois bien qu'il n'y a rien de dérangé dans cette chambre. Mais va-t'en vite. Je tremble que le podesta ne rentre.

RODOLFO

Non, Catarina: Ne crains rien de ce côté. Le podesta est en ce moment sur le pont Molino, là, en bas. Il interroge des gens qu'on vient d'arrêter. Oh ! j'étais inquiet, Catarina ! Tout a un air étrange aujourd'hui, la ville comme le palais. Des bandes d'archers et de cernides vénitiens parcourent les rues. L'église Saint-Antoine est tendue de noir, et l'on y chante l'office des morts. Pour qui ? On l'ignore. Le savez-vous ?

CATARINA

Non.

RODOLFO

Je n'ai pu pénétrer dans l'église. La ville est frappée de stupeur. Tout le monde parle bas. Il se passe à coup sûr une chose terrible quelque part. Où ? Je ne sais. Ce n'est pas ici, c'est tout ce qu'il me faut. Pauvre amie, tu ne te doutes pas de tout cela dans ta solitude !

CATARINA

Non.

RODOLFO

Que nous importe, au reste ! Dis, es-tu remise de l'émotion de cette nuit ? Oh ! quel événement ! Je n'y comprends rien encore. Catarina, je t'ai délivrée de ce sbire Homodei. Il ne te fera plus de mal.

CATARINA

Tu crois ?

RODOLFO

Il est mort. Catarina ! tiens, décidément tu as quelque chose, tu as l'air triste. Catarina ! tu ne me caches rien ? Il ne t'arrive rien, au moins ? Oh ! c'est qu'on aurait ma vie avant la tienne !

CATARINA

Non, il n'y a rien. Je te jure qu'il n'y a rien. Seulement je te voudrais dehors. Je suis effrayée pour toi.

RODOLFO

Que faisais-tu quand je suis entré ?

CATARINA

Ah ! mon Dieu ! tranquillisez-vous, mon Rodolfo, je n'étais pas triste, bien au contraire. J'essayais de me rappeler cet air que vous chantez si bien. Tenez, vous voyez, j'ai encore là ma guitare.

RODOLFO

Je t'ai écrit ce matin. J'ai rencontré Reginella, à qui j'ai remis la lettre. La lettre n'a pas été interceptée ? Elle t'est bien arrivée ?

CATARINA

La lettre m'est si bien arrivée, que la voilà.

Elle lui présente la lettre.

RODOLFO

Ah ! tu l'as ! C'est bien. On est toujours inquiet quand on écrit.

CATARINA

Oh ! toutes les issues de ce palais gardées ! personne ne sortira avant la nuit !

RODOLFO

Personne, je l'ai déjà dit. C'est l'ordre.

CATARINA

Allons, maintenant vous m'avez parlé, vous m'avez vue, vous êtes rassuré, vous voyez que, si la ville est en rumeur, tout est tranquille ici. Partez, mon Rodolfo, au nom du ciel ! Si le podesta entrait ! Vite, partez. Puisque tu es obligé de rester dans ce palais jusqu'au soir, voyons, je vais te fermer moi-même ton manteau. Comme cela. Ton chapeau sur ta tête. Et puis, devant les sbires, aie l'air naturel, à ton aise, pas d'affectation à les éviter, pas de précautions, la précaution dénonce. Et puis, si l'on voulait te faire écrire quelque chose par hasard, — un espion, quelqu'un qui te tendrait un piège, trouve un prétexte, n'écris pas.

RODOLFO

Pourquoi cette recommandation, Catarina ?

CATARINA

Pourquoi ? Je ne veux pas qu'on voie de ton écriture, moi. C'est une idée que j'ai. Mon ami, vous savez bien que les femmes ont des idées. Je te remercie d'être venu, d'être entré, d'être resté, j'ai eu la joie de te voir ! Là, tu vois bien que je suis tranquille, gaie, contente, que j'ai ma guitare là, et ta lettre. Maintenant va-t'en vite. Je veux que tu t'en ailles. — Encore un mot seulement.

RODOLFO

Quoi ?

CATARINA

Rodolfo, vous savez que je ne vous ai jamais rien accordé. Tu le sais bien, toi !

RODOLFO

Eh bien ?

CATARINA

Aujourd'hui c'est moi qui vais te demander. Rodolfo, un baiser !

RODOLFO,

la serrant dans ses bras.

Oh ! c'est le ciel !

CATARINA

Je le vois qui s'ouvre !

RODOLFO

O bonheur !

CATARINA

Tu es heureux ?

RODOLFO

Oui !

CATARINA

À présent sors, mon Rodolfo !

RODOLFO

Merci !

CATARINA

Adieu ! — Rodolfo !

Rodolfo. qui est à la porte, s'arrête.

Je t'aime !

Rodolfo sort.

Scène VII

CATARINA, SEULE.

CATARINA

Fuir avec lui ! oh ! j'y ai songé un moment. Oh ! Dieu ! fuir avec lui ! impossible ! je l'aurais perdu inutilement. Oh ! pourvu qu'il ne lui arrive rien ! pourvu que les sbires ne l'arrêtent pas ! pourvu qu'on le laisse sortir ce soir ! Oh ! oui, il n'y a pas de raison pour que le soupçon tombe sur lui. Sauvez-le, mon Dieu !

Elle va écouter à la porte du corridor.

J'entends encore son pas. Mon bien-aimé ! Il s'éloigne. Plus rien. C'est fini. Va en sûreté, mon Rodolfo !

La grande porte s'ouvre.

Ciel !

Entrent Angelo et La Tisbe.

Scène VIII

CATARINA, ANGELO, LA TISBE.

CATARINA,

à part.

Quelle est cette femme ? La femme de la nuit !

ANGELO

Avez-vous fait vos réflexions, madame ?

CATARINA

Oui, monsieur.

ANGELO

Il faut mourir ou me livrer l'homme qui a écrit la lettre. Avez-vous pensé à me livrer cet homme, madame ?

CATARINA

Je n'y ai pas pensé seulement un instant, monsieur.

LA TISBE,

à part.

Tu es une bonne et courageuse femme, Catarina !

Angelo fait signe à La Tisbe, qui lui remet une fiole d'argent. Il la pose sur la table.

ANGELO

Alors, vous allez boire ceci.

CATARINA

C'est du poison ?

ANGELO

Oui, madame.

CATARINA

O mon Dieu ! vous jugerez un jour cet homme. Je vous demande grâce pour lui !

ANGELO

Madame, le provéditeur Urseolo, un des Bragadini, un de vos pères, a fait périr Marcella Galbai, sa femme, de la même façon, pour le même crime.

CATARINA

Parlons simplement. Tenez, il n'est pas question des Bragadini. Vous êtes infâme ! Ainsi vous venez froidement là, avec le poison dans les mains ! Coupable ? Non, je ne le suis pas. Pas comme vous le croyez, du moins. Mais je ne descendrai pas à me justifier. Et puis, comme vous mentez toujours, vous ne me croiriez pas. Tenez, vraiment, je vous méprise ! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche, parce que ma famille a un droit sur l'eau des citernes de Venise. Vous avez dit : Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille. Et quelle vie ai-je eue avec vous depuis cinq ans ? dites ! Vous ne m'aimez pas. Vous êtes jaloux cependant. Vous me tenez en prison. Vous, vous avez des maîtresses, cela vous est permis. Tout est permis aux hommes. Toujours dur, toujours sombre avec moi. Jamais une bonne parole. Parlant sans cesse de vos pères, des doges qui ont été de votre famille. M'humiliant dans la mienne. Si vous croyez que c'est là ce qui rend une femme heureuse ! Oh ! il faut avoir souffert ce que j'ai souffert pour savoir ce que c'est que le sort des femmes. Eh bien, oui, monsieur, j'ai aimé avant de vous connaître un homme que j'aime encore. Vous me tuez pour cela. Si vous avez ce droit-là, il faut convenir que c'est un horrible temps que le nôtre. Ah ! vous êtes bien heureux, n'est-ce pas ? d'avoir une lettre, un chiffon de papier, un prétexte ! Fort bien. Vous me jugez, vous me condamnez, et vous m'exécutez. Dans l'ombre. En secret. Par le poison. Vous avez la force. — C'est lâche !

Se tournant vers La Tisbe.

Que pensez-vous de cet homme, madame ?

ANGELO

Prenez garde !

CATARINA,

à La Tisbe.

Et vous, qui êtes-vous ? qu'est-ce que vous me voulez ? C'est beau, ce que vous faites là ! Vous êtes la maîtresse publique de mon mari, vous avez intérêt à me perdre, vous m'avez fait espionner, vous m'avez prise en faute, et vous me mettez le pied sur la tête. Vous assistez mon mari dans l'abominable chose qu'il fait. Qui sait même, c'est peut-être vous qui fournissez le poison !

À Angelo.

Que pensez-vous de cette femme, monsieur ?

ANGELO

Madame !...

CATARINA

En vérité, nous sommes tous les trois d'un bien exécrationnable pays ! C'est une bien odieuse république que celle où un homme peut marcher impunément sur une malheureuse femme, comme vous faites, monsieur ! et où les autres hommes lui disent : Tu fais bien. Foscari a fait mourir sa fille ; Loredano sa femme ; Bragadini... — Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme ! Oui, tout Venise est dans cette chambre en ce moment ! tout Venise en vos deux personnes ! Rien n'y manque !

Montrant Angelo.

Venise despote, la voilà.

Montrant La Tisbe.

Venise courtisane, la voici.

À La Tisbe.

Si je vais trop loin dans ce que je dis, madame, tant pis pour vous ! pourquoi êtes-vous là ?

ANGELO,

lui saisissant le bras.

Allons, madame, finissons-en !

CATARINA

Elle s'approche de la table où est le flacon.

Allons, je vais accomplir ce que vous voulez.

Elle avance la main vers le flacon.

puisqu'il le faut...

Elle recule.

Non ! c'est affreux ! je ne veux pas ! je ne pourrai jamais ! Mais pensez-y donc encore un peu, tandis qu'il en est temps. Vous qui êtes tout-puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule, abandonnée, qui n'a pas de force, qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici, pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne ! l'assassiner ! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison ! — Ma mère ! ma mère ! ma mère !

LA TISBE

Pauvre femme.

CATARINA

Vous avez dit pauvre femme, madame ! vous l'avez dit ! Oh ! je l'ai bien entendu ! Oh ! ne me dites pas que vous ne l'avez pas dit ! Vous avez donc pitié, madame ? Oh ! oui, laissez-vous attendrir ! Vous voyez bien qu'on veut-m'assassiner ! Est-ce que vous en êtes, vous ? Oh ! ce n'est pas possible ! Non, n'est-ce pas ? Tenez, je vais vous expliquer, vous conter la chose, à vous. Vous parlerez au podesta après. Vous lui direz que ce qu'il fait là est horrible. Moi, c'est tout simple que je dise cela. Mais vous, cela fera plus d'effet. Il suffit quelquefois d'un mot dit par une personne étrangère pour ramener un homme à la raison. Si je vous ai offensée tout à l'heure, pardonnez-le-moi. Madame, je n'ai jamais rien fait qui fût mal, vraiment mal. Je suis toujours restée honnête. Vous me comprenez, vous, je le vois bien. Mais je ne puis dire cela à mon mari. Les hommes ne veulent jamais nous croire, vous savez ? Cependant nous leur disons quelquefois des choses bien vraies. Madame, ne me dites pas d'avoir du courage, je vous en prie. Est-ce que je suis forcée d'avoir du courage, moi ? Je n'ai pas honte de n'être qu'une femme bien faible et dont il faudrait avoir pitié. Je pleure parce que la mort me fait peur. Ce n'est pas ma faute.

ANGELO

Madame, je ne puis attendre plus longtemps.

CATARINA

Ah ! vous m'interrompez.

À la Tisbe.

Vous voyez bien qu'il m'interrompt. Ce n'est pas juste. Il a vu que je vous disais des choses qui allaient vous émouvoir. Alors il m'empêche d'achever, il me coupe la parole.

À Angelo.

Vous êtes un monstre !

ANGELO

C'en est trop ! Catarina Bragadini, le crime fait veut un châtiment, la fosse ouverte veut un cercueil, le mari outragé veut une femme morte. Tu perds toutes les paroles qui sortent de ta bouche, j'en jure par Dieu qui est au ciel !

Montrant le poison.

Voulez-vous, madame ?

CATARINA

Non !

ANGELO

Non ? — J'en reviens à ma première idée alors. Les épées ! les épées ! Troïlo ! Qu'on aille me chercher... J'y vais.

Il sort violemment par la porte du fond, qu'on l'entend refermer en dehors.

Scène IX

CATARINA, LA TISBE.

LA TISBE

Écoutez ! Vite ! nous n'avons qu'un instant. Puisque c'est vous qu'il aime, ce n'est plus qu'à vous qu'il faut songer. Faites ce qu'on veut, ou vous êtes perdue. Je ne puis pas m'expliquer plus clairement. Vous n'êtes pas raisonnable. Tout à l'heure il m'est échappé de dire : Pauvre femme ! Vous l'avez répété tout haut comme une folle, devant le podesta, à qui cela pouvait donner des soupçons. Si je vous disais la chose, vous êtes dans un état trop violent, vous feriez quelque imprudence, et tout serait perdu. Laissez-vous faire, buvez. Les épées ne pardonnent pas, voyez-vous. Ne résistez plus. Que voulez-vous que je vous dise ? C'est vous qui êtes aimée, et je veux que quelqu'un m'ait une obligation. Vous ne comprenez pas ce que je vous dis là, eh bien, de vous le dire cela m'arrache le coeur pourtant !

CATARINA

Madame...

LA TISBE

Faites ce qu'on vous dit. Pas de résistance. Pas une parole. Surtout n'ébranlez pas la confiance que votre mari a en moi. Entendez-vous ? Je n'ose vous en dire plus, avec votre manie de tout redire. Oui, il y a dans cette chambre une pauvre femme qui doit mourir, mais ce n'est pas vous. Est-ce dit ?

CATARINA

Je ferai ce que vous voulez, madame.

LA TISBE

Bien. Je l'entends qui revient.

La Tisbe se jette sur la porte du fond au moment où elle s'ouvre.

Seul ! seul ! entrez seul !

On entrevoit des sbires, l'épée nue, dans la chambre voisine. Angelo entre. La porte se referme.

Scène X

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE

Elle se résigne au poison.

ANGELO,

à Catarina.

Alors tout de suite, madame.

CATARINA,

prenant la fiole. À La Tisbe.

Je sais que vous êtes la maîtresse de mon mari. Si votre pensée secrète était une pensée de trahison, le besoin de me perdre, l'ambition de prendre ma place, que vous auriez tort d'envier, ce serait une action abominable, madame, et, quoiqu'il soit dur de mourir à vingt-deux ans, j'aimerais encore mieux ce que je fais que ce que vous faites.

Elle boit.

LA TISBE,

à part.

Que de paroles inutiles, mon Dieu !

ANGELO,

allant à la porte du fond, qu'il entr'ouvre.

Allez-vous-en !

CATARINA

Ah ! ce breuvage me glace le sang !

Regardant fixement La Tisbe.

Ah ! madame !

À Angelo.

Êtes-vous content, monsieur ? Je sens bien que je vais mourir. Je ne vous crains plus. Eh bien, je vous le dis maintenant, à vous qui êtes mon démon, comme je le dirai tout à l'heure à mon Dieu : j'ai aimé un homme, mais je suis pure !

ANGELO

Je ne vous crois pas, madame.

LA TISBE,
à part.
Je la crois, moi.

CATARINA
Je me sens défaillir... Non, pas ce fauteuil-là. Ne me touchez point. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes un homme infâme !
Elle se dirige en chancelant vers son oratoire.
Je veux mourir à genoux, devant l'autel qui est là. Mourir seule, en repos, sans avoir vos deux regards sur moi.
Arrivée à la porte, elle s'appuie sur le rebord.
Je veux mourir en priant Dieu.
À Angelo.
Pour vous, monsieur.
Elle entre dans l'oratoire.

ANGELO
Troïlo !
Entre l'huissier.
Prends dans mon aumônière la clef de ma salle secrète. Dans cette salle tu trouveras deux hommes. Amène-les-moi sans leur dire un mot.
L'huissier sort.
À La Tisbe.
Il faut maintenant que j'aïlle interroger les hommes arrêtés. Quand j'aurai parlé aux deux guetteurs de nuit, Tisbe, je vous confierai le soin de veiller sur ce qui reste à faire. Le secret, surtout !
Entrent les deux guetteurs de nuit, introduits par l'huissier, qui se retire.

Scène XI

ANGELO, LA TISBE, ORFEO, GABOARDO.

ANGELO,
aux guetteurs de nuit.
Vous avez été souvent employés aux exécutions de nuit dans ce palais. Vous connaissez la cave où sont les tombes ?

GABOARDO
Oui, monseigneur.

ANGELO
Y a-t-il des passages tellement cachés, qu'aujourd'hui, par exemple, que ce palais est plein de soldats, vous puissiez descendre dans ce caveau, y entrer et puis sortir du palais sans être vus de personne ?

GABOARDO
Nous entrerons et nous sortirons sans être vus de personne, monseigneur.

ANGELO
C'est bien.
Il entr'ouvre la porte de l'oratoire.
Aux deux guetteurs.
Il y a là une femme qui est morte. Vous allez descendre cette femme secrètement dans le caveau. Vous trouverez dans ce caveau une dalle du pavé qu'on a déplacée et une fosse qu'on a creusée. Vous mettrez la femme dans la fosse et puis la dalle à sa place. Vous entendez ?

GABOARDO
Oui, monseigneur.

ANGELO

Vous êtes forcés de passer par mon appartement. Je vais en faire sortir tout le monde.

À la Tisbe.

Veillez à ce que tout se fasse en secret.

Il sort.

LA TISBE,

tirant une bourse de son aumônier. Aux deux hommes.

Deux cents sequins d'or dans cette bourse. Pour vous. Et demain matin le double, si vous faites bien tout ce que je vais vous dire.

GABOARDO,

prenant la bourse.

Marché conclu, madame. Où faut-il aller ?

LA TISBE

Au caveau d'abord.

TROISIÈME PARTIE.

Une chambre de nuit. Au fond, une alcôve à rideaux avec un lit. De chaque côté de l'alcôve, une porte ; celle de droite est masquée dans la tenture. Tables, meubles, fauteuils, sur lesquels sont épars des masques, des éventails, des écrins à demi ouverts, des costumes de théâtre.

Scène I

LA TISBE, GABOARDO, ORFEO, UN PAGE NOIR, CATARINA.

Catarina, enveloppée d'un linceul, est posée sur le lit. On distingue sur sa poitrine le crucifix de cuivre. La Tisbe prend un miroir et découvre le visage pâle de Catarina.

LA TISBE,

au page noir:

Approche avec ton flambeau.

Elle place le miroir devant les lèvres de Catarina.

Je suis tranquille !

Elle referme les rideaux de l'alcôve. Aux deux guetteurs de nuit.

Vous êtes sûrs que personne ne vous a vus dans le trajet du palais ici ?

GABOARDO

La nuit est très noire. La ville est déserte à cette heure. Vous savez bien que nous n'avons rencontré personne, madame. Vous nous avez vus mettre le cercueil dans la fosse et le recouvrir avec la dalle. Ne craignez rien. Nous ne savons pas si cette femme est morte; mais, ce qui est certain, c'est que pour le monde entier elle est scellée dans la tombe. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.

LA TISBE

C'est bien.

Au page noir:

Où sont les habits d'homme que je t'ai dit de tenir prêts ?

LE PAGE NOIR,

montrant un paquet dans l'ombre.

Les voici, madame.

LA TISBE

Et les deux chevaux que je t'ai demandés, sont-ils dans la cour ?

LE PAGE NOIR

Sellés et bridés.

LA TISBE

De bons chevaux ?

LE PAGE NOIR

J'en réponds, madame.

LA TISBE

C'est bien.

Aux guetteurs de nuit.

Dites-moi, vous, combien faut-il de temps, avec de bons chevaux, pour sortir de l'état de Venise ?

GABOARDO

C'est selon. Le plus court, c'est d'aller tout de suite à Montebacco, qui est au pape. Il faut trois heures. Beau chemin.

LA TISBE

Cela suffit. Allez maintenant. Le silence sur tout ceci ! Et revenez demain matin chercher la récompense promise.

Les deux guetteurs de nuit sortent.

Au page noir:

Toi, va fermer la porte de la maison. Sous quelque prétexte que ce soit, ne laisse entrer personne.

LE PAGE NOIR

Le seigneur Rodolfo a son entrée particulière, madame. Faut-il la fermer aussi ?

LA TISBE

Non, laisse-la libre. S'il vient, qu'il entre. Mais lui seul, et personne autre. Aie soin que qui que ce soit au monde ne puisse pénétrer ici, surtout si Rodolfo venait. Toi-même, fais attention à n'entrer que si je t'appelle. À présent, laisse-moi.

Sort le page noir.

Scène II

LA TISBE, CATARINA, DANS L'ALCÔVE.

LA TISBE

Je pense qu'il n'y a plus très longtemps à attendre. — Elle ne voulait pas mourir. Je le comprends. Quand on sait qu'on est aimé ! — Mais autrement, plutôt que de vivre sans son amour,

Se tournant vers le lit.

— Oh ! tu serais morte avec joie, n'est-ce pas ? — Ma tête brûle ! Voilà pourtant trois nuits que je ne dors pas. Avant-hier, cette fête ; hier, ce rendez-vous où je les ai surpris ; aujourd'hui... — Oh ! la nuit prochaine, je dormirai !

Elle jette un coup d'oeil sur les toilettes de théâtre éparses autour d'elle.

— Oh ! oui, nous sommes bien heureuses, nous autres ! On nous applaudit au théâtre. Que vous avez bien joué la Rosmonda, madame ! Les imbéciles ! Oui, on nous admire, on nous trouve belles, on nous couvre de fleurs ; mais le coeur saigne dessous. Oh ! Rodolfo ! Rodolfo ! Croire à son amour, c'était une idée nécessaire à ma vie ! Dans le temps où j'y croyais, j'ai souvent pensé que si je mourais je voudrais mourir près de lui, mourir de telle façon qu'il lui fût impossible d'arracher ensuite mon souvenir de son âme, que mon ombre restât à jamais à côté de lui, entre toutes les autres femmes et lui ! Oh ! la mort, ce n'est rien. L'oubli, c'est tout. Je ne veux pas qu'il m'oublie. Hélas ! voilà donc où j'en suis venue ! Voilà où je suis tombée ! Voilà ce que le monde a fait pour moi ! Voilà ce que l'amour a fait de moi !

Elle va au lit, écarte les rideaux, fixe quelques instants son regard sur Catarina immobile, et prend le crucifix.

— Oh ! si ce crucifix a porté bonheur à quelqu'un dans ce monde, ce n'est pas à votre fille, ma mère !

Elle pose le crucifix sur la table. La petite porte masquée s'ouvre. Entre Rodolfo.

Scène III

LA TISBE, RODOLFO; CATARINA. TOUJOURS DANS L'ALCÔVE FERMÉE.

LA TISBE

C'est vous, Rodolfo ! Ah ! tant mieux ! j'ai à vous parler justement. Ecoutez-moi.

RODOLFO

Et moi aussi j'ai à vous parler, et c'est vous qui allez m'écouter, madame !

LA TISBE

Rodolfo !...

RODOLFO

Êtes-vous seule, madame ?

LA TISBE

Seule.

RODOLFO

Donnez l'ordre que personne n'entre.

LA TISBE

Il est déjà donné.

RODOLFO

Permettez-moi de fermer ces deux portes.

Il va fermer les deux portes au verrou.

LA TISBE

J'attends ce que vous avez à me dire.

RODOLFO

D'où venez-vous ? De quoi êtes-vous pâle ? Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? dites ! Qu'est-ce que ces mains-là ont fait ? dites ! Où avez-vous passé les exécrables heures de cette journée ? dites ! Non, ne le dites pas, je vais le dire. Ne répondez pas, ne niez pas, n'inventez pas, ne mentez pas. Je sais tout ! je sais tout, vous dis-je ! Vous voyez bien que je sais tout, madame ! Il y avait là Dafne, à deux pas de vous, séparée seulement par une porte, dans l'oratoire, il y avait Dafne qui a tout vu, qui a tout entendu, qui était là, à côté, tout près, qui entendait, qui voyait ! — Tenez, voilà des paroles que vous avez prononcées. Le podesta disait : Je n'ai pas de poison; vous avez dit: J'en ai, moi ! — J'en ai, moi ! J'en ai, moi ! L'avez-vous dit, oui ou non ? Mentez un peu, voyons ! Ah ! vous avez du poison, vous ! Eh bien, moi, j'ai un couteau !

Il tire un poignard de sa poitrine.

LA TISBE

Rodolfo !

RODOLFO

Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à la mort, madame !

LA TISBE

Ah ! vous me tuez ! Ah ! c'est la première idée qui vous vient ! Vous voulez me tuer ainsi, vous-même, tout de suite, sans plus attendre, sans être bien sûr ? Vous pouvez prendre une résolution pareille aussi facilement ? -Vous ne tenez pas à moi plus que cela ? Vous me tuez pour l'amour d'une autre ! Oh ! Rodolfo, c'est donc bien vrai, dites-le-moi de votre bouche, vous ne m'avez donc jamais aimée ?

RODOLFO

Jamais !

LA TISBE

Eh bien, c'est ce mot-là qui me tue, malheureux ! ton poignard ne fera que m'achever.

RODOLFO

De l'amour pour vous, moi ! Non, je n'en ai pas ! je n'en ai jamais eu ! Je puis m'en vanter ! Dieu merci ! De la pitié tout au plus !

LA TISBE

Ingrat ! Et, encore un mot, dis-moi, elle, tu l'aimais donc bien ?

RODOLFO

Elle ! si je l'aimais ! Elle ! Oh ! Écoutez cela, puisque c'est votre supplice, malheureuse ! Si je l'aimais ! une chose pure, sainte, chaste, sacrée, une femme qui est un autel, ma vie, mon sang, mon trésor, ma consolation, ma pensée, la lumière de mes yeux, voilà comme je l'aimais !

LA TISBE

Alors j'ai bien fait.

RODOLFO

Vous avez bien fait ?

LA TISBE

Oui, j'ai bien fait. Es-tu sûr seulement de ce que j'ai fait ?

RODOLFO

Je ne suis pas sûr, dites-vous ! Voilà la seconde fois que vous le dites. Mais il y avait là Dafne, je vous répète qu'il y avait là Dafne, et ce qu'elle m'a dit, je l'ai encore dans l'oreille: — Monsieur, monsieur, ils n'étaient qu'eux trois dans cette chambre, elle, le podesta et une autre femme, une horrible femme que le podesta appelait Tisbe. Monsieur, deux grandes heures, deux heures d'agonie et de pitié, monsieur, ils l'ont tenue là, la malheureuse, pleurant, priant, suppliant, demandant grâce, demandant la vie, — tu demandais la vie, ma Catarina bien-aimée ! à genoux, les mains jointes, se traînant à leurs pieds, et ils disaient non ! Et le poison, c'est la femme Tisbe qui l'a été chercher ! et c'est elle qui a forcé madame de le boire ! et le pauvre corps mort, monsieur, c'est elle qui l'a emporté, cette femme, ce monstre, La Tisbe ! — Où l'avez-vous mis, madame ? — Voilà ce qu'elle a fait, La Tisbe ! Si j'en suis sûr !

Tirant un mouchoir de sa poitrine.

Ce mouchoir que j'ai trouvé chez Catarina, à qui est-il ? à vous !

Montrant le crucifix.

Ce crucifix, que je trouve chez vous, à qui est-il, à elle ! — Si j'en suis sûr ! Allons, priez, pleurez, criez, demandez grâce, faites promptement ce que vous avez à faire, et finissons !

LA TISBE

Rodolfo !

RODOLFO

Qu'avez-vous à dire pour vous justifier ? Vite ! Parlez vite ! Tout de suite !

LA TISBE

Rien, Rodolfo. Tout ce qu'on t'a dit est vrai. Crois tout. Rodolfo, tu arrives à propos, je voulais mourir. Je cherchais un moyen de mourir près de toi, à tes pieds. Mourir de ta main ! oh ! c'est plus que je n'aurais osé espérer ! Mourir de ta main ! oh ! je tomberai peut-être dans tes bras ! Je te rends grâce ! Je suis sûre au moins que tu entendras mes dernières paroles. Mon dernier souffle, quoique tu n'en veuilles pas, tu l'auras. Vois-tu, je n'ai pas du tout besoin de vivre, moi. Tu ne m'aimes pas, tue-moi. C'est la seule chose que tu puisses faire à présent pour moi, mon Rodolfo. Ainsi tu veux bien te charger de moi. C'est dit. Je te rends grâce.

RODOLFO

Madame...

LA TISBE

Je vais te dire. Écoute-moi seulement un instant. J'ai toujours été bien à plaindre, va. Ce ne sont pas là des mots, c'est un pauvre coeur gonflé qui déborde. On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir beaucoup à la vie ? Songe donc que je mendiais tout enfant, moi. Et puis, à seize ans, je me suis trouvée sans pain. J'ai été ramassée dans la rue par des grands seigneurs. Je suis tombée d'une fange dans l'autre. La faim ou l'orgie. Je sais bien qu'on vous dit : mourez de faim ! mais j'ai bien souffert, va ! Oh ! oui, toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. Si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent ! Mais nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre femme ! marche toujours. De quoi te plains-tu ? Tous sont contre toi. Eh bien, est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir, fille de joie ? — Rodolfo, dans ma position, est-ce que tu ne sens pas que j'avais besoin d'un coeur qui comprît le mien ? Si je n'ai pas quelqu'un qui m'aime, qu'est-ce que tu veux que je devienne, là, vraiment ? Je ne dis pas cela pour t'attendrir, à quoi bon ? Il n'y a plus rien de possible maintenant. Mais je t'aime, moi ! O Rodolfo ! à quel point cette pauvre fille qui te parle t'a aimé, tu ne le sauras qu'après ma mort ! quand je n'y serai plus ! Tiens, voilà six mois que je te connais, n'est-ce pas ? six mois que je fais de ton regard ma vie, de ton sourire ma joie, de ton souffle mon âme ! Eh bien, juge ! depuis six mois je n'ai pas eu un seul instant l'idée, l'idée nécessaire à ma vie, que tu m'aimais. Tu sais que je t'ennuyais toujours de ma jalousie, j'avais mille indices qui me troublaient. Maintenant cela m'est expliqué. Je ne t'en veux pas, ce n'est pas ta faute. Je sais que ta pensée était à cette femme depuis sept ans. Moi, j'étais pour toi une distraction, un passe-temps. C'est tout simple. Je ne t'en veux pas. Mais que veux-tu que je fasse ? Aller devant moi comme cela, vivre sans ton amour, je ne le peux pas. Enfin il faut bien respirer. Moi, c'est par toi que je respire ! Vois, tu ne m'écoutes seulement pas ! Est-ce que cela te fatigue que je te parle ! Ah ! je suis si malheureuse, vraiment, que je crois que quelqu'un qui me verrait aurait pitié de moi !

RODOLFO

Si j'en suis sûr ! le podesta est allé chercher quatre sbires, et pendant ce temps-la vous avez dit à elle tout bas des choses terribles qui lui ont fait prendre le poison ! Madame, est-ce que vous ne voyez pas que ma raison s'égare ? Madame, où est Catarina ? Répondez ! Est-ce que c'est vrai, madame, que vous l'avez tuée, que vous l'avez empoisonnée ? Où est-elle ? dites ! Où est-elle ? Savez-vous que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée, madame ! la seule, la seule, entendez-vous ? la seule !

LA TISBE

La seule ! la seule ! Oh ! c'est mal de me donner tant de coups de poignard ! Par pitié !
Elle lui montre le couteau qu'il tient.
— vite le dernier avec ceci !

RODOLFO

Où est Catarina ? la seule que j'aime ! oui, la seule !

LA TISBE

Ah ! tu es sans pitié ! tu me brises le coeur ! Eh bien, oui, je la hais, cette femme, entends-tu ? je la hais ! Oui, on t'a dit vrai, je me suis vengée, je l'ai empoisonnée, je l'ai tuée !

RODOLFO

Ah ! vous le dites donc ! Ah ! vous voyez bien que c'est vous qui le dites ! Par le ciel ! je crois que vous vous en vantez, malheureuse !

LA TISBE

Oui, et ce que j'ai fait, je le ferais encore ! Frappe !

RODOLFO,

terrible.

Madame...

LA TISBE

Je l'ai tuée, te dis-je ! Frappe donc !

RODOLFO

Misérable !

Il la frappe.

LA TISBE.

Elle tombe.

Ah ! au coeur ! tu m'as frappée au coeur ! C'est bien. — Mon Rodolfo, ta main !

Elle lui prend la main et la baise.

Merci ! Tu m'as délivrée ! Laisse-la-moi, ta main. Je ne veux pas te faire du mal, tu vois bien. Mon Rodolfo bien-aimé, tu ne te voyais pas quand tu es entré, mais de la manière dont tu as dit : Vous avez un quart d'heure ! en levant ton couteau, je ne pouvais plus vivre après cela. Maintenant que je vais mourir, sois bon, dis-moi un mot de pitié. Je crois que tu feras bien.

RODOLFO

Madame...

LA TISBE

Un mot de pitié ! Veux-tu ?

On entend une voix sortir de derrière les rideaux de l'alcôve.

CATARINA

Où suis-je ? Rodolfo !

RODOLFO

Qu'est-ce que j'entends ? Quelle est cette voix ?

Il se retourne et voit la figure blanche de Catarina, qui a entr'ouvert les rideaux.

CATARINA

Rodolfo !

RODOLFO.

Il court à elle et l'enlève dans ses bras.

Catarina ! Grand Dieu ! Tu es ici ! vivante ! Comment cela se fait-il ? Juste ciel !

Se retournant vers La Tisbe.

— Ah ! qu'ai-je fait ?

LA TISBE,

se traînant vers lui avec un sourire.

Rien. Tu n'as rien fait. C'est moi qui ai fait tout. Je voulais mourir. J'ai poussé ta main.

RODOLFO

Catarina ! tu vis, grand Dieu ! Par qui as-tu été sauvée ?

LA TISBE

Par moi, pour toi !

RODOLFO

Tisbe ! Du secours ! Misérable que je suis !

LA TISBE

Non. Tout secours est inutile, je le sens bien. Merci ! Ah ! livre-toi à la joie comme si je n'étais pas là. Je ne veux pas te gêner. Je sais bien que tu dois être content. J'ai trompé le podesta. J'ai donné un narcotique au lieu d'un poison. Tout le monde l'a crue morte. Elle n'était qu'endormie. Il y a là des chevaux tout prêts. Des habits d'homme pour elle. Partez tout de suite. En trois heures, vous serez hors de l'état de Venise. Soyez heureux. Elle est déliée. Morte pour le podesta. Vivante pour toi. Trouves-tu cela bien arrangé ainsi ?

RODOLFO

Catarina !... Tisbe !...

Il tombe à genoux, l'oeil fixé sur la Tisbe expirante.

LA TISBE,

d'une voix qui va s'éteignant.

Je vais mourir, moi. Tu penseras à moi quelquefois, n'est-ce pas ? et tu diras: Eh bien, après tout, c'était une bonne fille, cette pauvre Tisbe. Oh ! cela me fera tressaillir dans mon tombeau !

Adieu !... Madame, permettez-moi de lui dire encore une fois mon Rodolfo ! Adieu, mon Rodolfo ! Partez vite à présent. Je meurs. Vivez. Je te bénis !

Elle meurt.

FIN